

AGEE JAMES : Le père meurt dans un accident de voiture quand le petit James a six ans. Le fils a cherché un jour à se suicider au volant d'une voiture et à mourir comme son père. Il n'arrêtait pas de fumer et de boire en souvenir de ce père absent qu'il chérissait et qui lui a manqué toute sa vie. La mère est pieuse et sectaire. Ne permettait pas au fils, à partir de la sortie de son enfance, de vivre avec elle et sa sœur, ce dont il a beaucoup souffert. Il se sentait néanmoins aimé par sa mère et sa famille, „mais ceux-là qui m'accueillent, qui tranquillement s'occupent de moi, comme un être familier, et aimé dans cette maison ; ne me disent pas, oh ! pas maintenant, ni jamais ; ne me diront jamais qui je suis. " Il se rappellera toute sa vie cette phrase de sa mère : „Papa a été grièvement blessé et pour cela le bon dieu l'a pris chez lui au ciel, il ne reviendra plus jamais. "

ALTHUSSER LOUIS : Sa mère avait été amoureuse d'un homme qui est mort à la guerre de 1914-18. Elle se marie alors avec le frère du mort, mais sans amour. Louis est l'enfant de cette mésalliance et il porte le nom de l'oncle disparu. Sa mère l'aime donc à la place de l'autre. Il estimera plus tard qu'il n'a pas de père et qu'il doit devenir lui-même son propre père.

AMIEL HENRI-FRÉDÉRIC : Auteur genevois d'un „Journal" de 15'000 pages, un des grands „Journaux particuliers" de la littérature occidentale. " On y apprend qu'il a perdu sa mère quand il a eu onze ans. Deux ans plus tard son père se suicide. Il s'est torturé toute sa vie, s'est terriblement compliqué l'existence, ne savait trop que faire des femmes, sa seule consolation était son „Journal" dans lequel il a écrit des phrases comme: „J'avoue mes faiblesses et la blessure qu'a laissée en mon cœur la mort de ma mère. Il a écrit des phrases comme, „la contemplation de la mort empêche de vivre. " Ou, „l'amour n'est qu'un rêve lointain. " Et encore, „seule une main féminine aurait pu m'apaiser. " D'une cousine dont il avait été amoureux, se suicide. Il a embrassé son front. „J'embrasse une morte. Ce baiser scella mon destin. " „Ma mère atteinte de tuberculose à trente ans. Mon père noyé dans le Rhône. Cécile, si jeune, suicidée... Elle ne supportait pas l'infamie qu'il y a à devenir une femme. " „Rien ne me semblait plus vivre en moi, ni hors de moi, elle exceptée. Je reviens à mon antipathie naturelle d'adolescent contre le sexe. "

APPELFELD AHARON : Il a neuf ans quand sa mère est abattue par balles dans la rue du ghetto devant leur maison. „J'ai entendu des balles et des cris partout. Je n'ai pas vu sa mort, mais j'ai entendu son seul et unique cri. Sa mort est profondément ancrée en moi et, plus que sa mort, sa résurrection. Chaque fois que je suis heureux ou attristé son visage m'apparaît. " Le fils et le père survivent, le fils en se cachant dans les forêts et chez des paysans polonais, le père dans un camp de concentration. Plus tard, à l'âge de quatorze ans, le fils part en Palestine. Il apprend l'hébreu et devient l'écrivain d'une „autofiction" qu'il appellera „le sommeil de l'oubli", c'est-à-dire il cherche par l'écriture de faire en sorte que les morts survivent grâce à la mémoire. Il a une peur folle qu'il oublie son passé et son enfance heureuse avec ses parents. Il veut sauver les morts par l'écriture. Et en même temps il cherche à oublier, car la mémoire est trop lourde et trop triste à porter. Il ressent l'oubli comme une liberté et dit que l'expérience vécue ne peut pas vraiment être raconté. Il cherche à „purifier la douleur pour qu'elle soit un poème. "

APOLLINAIRE GUILLAUME : Le père quitte la famille quand Guillaume a cinq ans. Il ne l'a jamais revu. Il n'en a jamais parlé. Le père ne l'a d'ailleurs pas reconnu point de vue légale. Le fils a passé son enfance avec sa mère d'origine aristocrate et polonaise. Elle avait bon nombre d'amants. Le père de son fils n'était qu'un parmi d'autres. Elle a appelé Guillaume „Wilhelm". Apollinaire ne parle jamais de ses parents, ni dans ses

poèmes ni dans ses lettres. Il écrira : „Mais, j’avais la conscience des éternités différentes de l’homme et de la femme. “

ARAGON LOUIS : N’a pas connu son père qui était préfet, celui-ci n’a pas reconnu l’enfant qui a été élevé par sa mère comme s’il avait été son frère. „J’appelle publiquement mon père „mon tuteur“, et Maman „Marthe“. „Il est convenu que pour les autres je suis un enfant adoptif de grand’mère. “ „... n’empêche que je dis toujours Marthe à Maman...“ Il a appris de sa mère qui était son vrai père au moment où il est mobilisé en 1914. „Cet homme, il ne voulait pas que je sois tué sans avoir appris que j’étais le fruit de ses vertus viriles prolongées. Il avait exigé qu’on me dise la vérité. Il avait cinquante-six ans à ma naissance. Le roman de cet homme, je m’en suis toujours détourné. “ Aragon a hérité de son étrange enfance ce qu’il appellera plus tard „moi qui ai, dans ma jeunesse passablement affecté ce mépris de la famille.“ De son père il dira, „pour ce qui est de mon père, la loi me donne le droit de le considérer comme un étranger.“ Il s’en est sorti de tout cela, croyant en tout cas de l’avoir fait, par „la révolte contre sa propre famille.“ De sa mère il dira, „ma mère n’est pas ce que j’ai connu de plus haïssable.“ Il décidera d’écrire pour „séduire les femmes“.

Commencé à lire le 3 janvier 2017 à Kyoto des romans de lui que je ne connaissais pas encore, „Les Communistes“ et „La semaine sainte“. Son langage m’est si proche, ses formules, ses mots, ses réflexions, sa poésie, à part évidemment son inguérissable stalinisme et sa fidélité ingénue, enfantine, scabreux souvent, au Parti communiste, sa profonde lâcheté aussi, l’esprit de soumission de celui qui accepte presque tout y compris de laisser tomber ses meilleurs amis et camarades, dont Laurent Casanova par exemple, quand ils ne sont plus en odeur de sainteté chez les ignobles crapules staliniens du Comité central, de peur que lui-même pourrait être un jour éjecté du coton rassurant de „la famille“ du parti et du „père“ Thorez. Tout cela est sans doute lié au père inconnu et à l’absence de „famille“, la vraie, c’est-à-dire les parents, la mère et le père, ensemble. Et voilà ce qu’il dit sur la capacité d’aimer : „L’amour, c’est d’abord sortir de soi-même. On n’est pas libre d’aimer ce qu’on aime. Je suis peut-être un fou, peut-être un esclave, peut-être un sot, mais je vous le dis, de cette vie je n’ai appris qu’une chose, j’ai appris à aimer. Et je ne vous souhaite rien d’autre, SAVOIR AIMER. “ C’est d’Elsa évidemment qu’il parle.

ARRABAL LUIS : Le père a disparu au début de la guerre d’Espagne, condamné à mort par un tribunal franquiste. Il s’est peut-être évadé et a été alors assassiné. Le fils a passé son enfance dans le deuil de cette disparition du père dont on n’a jamais rien su de précis. Il a appris adolescent, la condamnation à mort de son père, par un document trouvé dans une armoire chez lui à la maison. Il s’est mis alors à suspecter sa mère d’avoir dénoncé son propre mari, pour préserver et protéger son fils. Ce que celui-ci ne lui a jamais pardonné. Il a rompu toute relation avec sa mère pendant dix-huit ans. Sur cette „trahison“ de la mère il n’y a aucune preuve.

ARTAUD ANTONIN : A perdu sa petite sœur de huit mois quand il avait huit ans. Cette mort l’a traumatisée et a eu une répercussion sur toute sa vie. Il écrira un jour. „Germaine Artaud, étranglée à sept mois, m’a regardé du cimetière Saint Pierre à Marseille. “

BALZAC HONORÉ : A été donné tôt à une femme nourrice où il a passé les trois premières années de sa vie. Son père avait trente ans de plus que sa femme. Honoré a été un enfant „non désiré“. Toute sa vie sa mère l’a rabroué et rabaissé et ne lui n’a jamais montré la moindre sympathie, compassion ou tendresse. Il a passé son enfance d’abord dans un monastère, puis dans une école et collège catholique sévère. Il a vécu donc presque toute son enfance en dehors de sa famille, sans ses parents, il a à peine connu son frère et ses sœurs. Le frère était le „bien aimé“ des parents, il ignorait son petit frère Honoré. À Paris où ils vivaient plus tard, ils ne se voyaient jamais. Honoré

était le méprisé, le honni, sa mère détestait ses enfants, son fils Honoré en particulier, et ceci pendant une bonne partie de sa vie. Il y a eu une période de douze années pendant lesquelles il n'a jamais vu sa mère et lors de leur retrouvailles elle lui reprochait ses dépenses d'argent, „elle fut impitoyable, son œil bleu foncé me pétrifia, elle fulmina de terribles prophéties. “ Ses parents le privaient sans arrêt d'argent et le terrorisaient avec leur avarice. Toute sa vie il avait des problèmes d'argent et y courait après, en dépensant sans compter, sans réfléchir, s'endettant et souffrant ensuite des dettes qu'il n'arrivait pas à rembourser. Il n'écrivait souvent que pour gagner de l'argent. Son rapport à l'argent a largement à faire avec l'amour déçu de son enfance, avec ce manque ignoble de sentiments de ses parents pour leur fils. Puis l'argent comme on sait, remplace ou provoque des désirs inassouvis de toutes sortes, y compris sexuels. Une de ses deux sœurs meurt quand il a vingt-six ans. Il écrira, „les souffrances de ma pauvre sœur sont finies. “ Jusque au bout Balzac vénère sa mère en cherchant pathétiquement son amour. Elle l'a pourtant expulsée de la famille dès son enfance, ne lui a jamais montré le moindre sentiment, elle n'a toujours pensé qu'à ses propres intérêts et jamais à ceux de son fils. Il ne lui en a jamais voulu, il a simplement fermé les yeux et a joué jusqu'au bout le jeu du fils aimant et aimé, respectueux et désirant ce lien filiale auprès duquel il a couru toute sa vie. Il a considéré son enfance „comme une longue maladie“. Il a souffert pendant toute son adolescence d'une profonde solitude qui l'a amené à commencer à lire, à écrire, à rêvasser. Il n'a connu et a été amoureux que de femmes nettement plus âgées que lui, des femmes „mères“ évidemment qui étaient censées de lui apprendre l'amour, l'art d'aimer.

BARTHES ROLAND : A perdu son père quand il avait un an. Le père, officier dans la marine, est mort dans une bataille navale en 1916. Le fils dira : „Écrire, c'est mettre en scène l'absence du père. “ Barthes avait en plus la tuberculose. A vécu toute sa vie avec sa mère. Est devenu dépressif et presque apathique après la mort de celle-ci.

BASHŌ MATSUO : Le maître japonais de la poésie Haïku. Il avait douze ans quand son père est mort.

BATAILLE GEORGES : Le père a la syphilis et est aveugle. Vit paralysé dans une chaise roulante, a des crises de folie de temps à autre. Son fils ne l'a jamais connu autrement. Le garçon est tiraillé entre amour et haine pour ce père et reporte ses fantaisies érotiques et œdipiennes sur sa mère qui lui apparaît comme hautement „désirable“, non seulement pour le fils, mais pour tous les autres hommes en dehors du père. Autour de ses quatorze ans, selon ce qu'il écrit dans son texte „Coïncidences“ l'amour pour son père se transforme „en haine profonde et inconsciente.“ Tout son érotisme „pervers“ et funéraire a été évidemment provoqué par le côté lugubre et mortifère de ce milieu de famille. Selon ce qu'il écrit dans „Coïncidences“ sa mère aurait fait plusieurs tentatives de suicide. Le père meurt quand Georges a dix-huit ans, „ma mère et moi l'avons abandonné, lors de l'avance allemande, en août 1914. “

BAUDELAIRE CHARLES : Avait six ans quand le père est mort. Sa mère, qui avait trente-quatre ans de moins que son mari, s'est remariée un an plus tard avec un officier ambitieux de l'armée française avec qui Charles s'est toute sa vie durant très mal entendu. Le petit Charles vivait dans l'adoration de sa mère. Il ne lui a jamais pardonné de l'avoir mis en pension après son remariage. „Quand on a un fils comme moi, on ne se remarie pas. “ Selon Sartre, il s'est pensé „comme fils de droit divin. “ Cette mère qui était en même temps „une idole et une camarade“, avec laquelle il formait „un couple incestueux“. Autre version, „je suis le tombeau de mon père. “ Il s'est imaginé un père prêtre, fils d'un prêtre jeté à la fosse commune, faute de tombe, pas de trace, deuil presque impossible et en tout cas infini du fils, à jamais inconsolable. „Sentiment de solitude, dès mon enfance, malgré la famille, sentiment de destinée éternellement solitaire. “ „Mon âme est un tombeau. Ma jeunesse ne fut qu'un

ténébreux orage. " Il a passé sa courte vie à demander de l'argent à sa mère à laquelle il reprochait parfois son manque de „tendresse et de sentiments" pour lui, l'argent devant en quelque sorte remplacer ce qui lui a réellement manqué, l'amour de sa mère. Il a souvent pensé au suicide et n'a jamais été réellement heureux dans sa

vie. Quant à sa mère, elle n'a jamais rien compris à lui, elle aurait voulu qu'il soit un homme comme tout le monde, avec un métier convenable, de l'argent, une femme comme il faut et des enfants. Il dira, „ma mère ne me connaît pas. "

BERNARD THOMAS : N'a pas connu son père. La mère l'a élevée seule, dans la haine des hommes. Ils ont vécu en partie chez le père à elle, un écrivain et homme de gauche, communiste même. L'enfant a ressenti sa ville natale comme une maladie de la mort. Le grand-père lui a enseigné l'amour de la littérature lors de longues promenades. Avec sa mère il avait une relation difficile, car, disait-il, son existence même lui était incompréhensible et parce qu'elle ne s'est jamais vraiment réconciliée avec cette existence. Le départ de l'homme, qui de toute la vie du fils ne s'est jamais occupé de lui, a été un traumatisme pour la mère et elle ne l'a jamais pardonné ni à elle-même, ni à son fils. Même après sa mort, le fils n'a jamais réussi ni à la comprendre, ni à parler d'elle. Pourtant il la décrit à la fin comme une femme „merveilleuse". Il parle en même temps de sa relation distante avec elle, de leur méfiance mutuelle, ou même hostile. Elle s'était finalement remariée, mais son nouveau mari n'a jamais vraiment adopté le fils de sa femme, il est toujours resté simplement son „tuteur". Le vrai amour, les vrais sentiments Thomas les a vécus avec ses grands-parents. Ses plus beaux souvenirs étant les promenades avec le grand-père écrivain, chose qu'il a considéré toute sa vie durant comme seul utile, sa seule vraie école, déterminante pour le reste de son existence, grâce auxquelles il a appris la vie et d'abord la nature. Ce grand-père qui lui-même aurait été un élève de Montaigne, comme son petit-fils était son élève à lui. À un moment Bernard tombe gravement malade, il a une tuberculose et doit être emmené dans un sanatorium où il guérit difficilement. Après la maladie, après avoir failli de mourir, il renaît à la vie et commence une nouvelle, une deuxième existence, du coup il n'a jamais totalement réussi à sortir de l'ombre de la maladie et de la mort.

BLIXEN TANIA : Le père s'est pendu quand elle avait dix ans. Elle avait été sa préférée. Il avait la syphilis. Comme plus tard son mari. „Mon plus grand malheur a été la mort de Papa. " Son père avait été avant son mariage amoureux d'une jeune femme morte à l'âge de vingt ans. Il en aurait parlé plus tard à sa fille, lui expliquant qu'il n'avait jamais pu oublier cette femme et d'en faire son deuil. Cette femme avait été sa cousine. Plus tard Tania tombe elle-même amoureuse, pour la première fois de sa vie, d'un... cousin à elle, un neveu de la morte, mais celui-ci ne s'intéressait pas à elle, elle a alors épousé sur un coup de tête le frère de celui-ci et est partie avec lui en Afrique pour fonder une nouvelle existence et vivre avec les indigènes, comme son père était jadis parti aux États-Unis pour y vivre avec des Indiens. Tania est devenue écrivaine en cherchant à oublier ses chagrins et en racontant des histoires, comme son père jadis lui avait raconté des histoires, de „Milles et une Nuit" par exemple. Et elle a épousé un homme qui plus tard, en Afrique, lui a passé sa syphilis dont elle a souffert jusqu'à la fin de sa vie.

BLOK ALEXANDRE : Les parents se séparent bientôt après la naissance de leur fils. Il n'a pratiquement pas connu son père.

BORGES JORGE LUIS : Avait bien ses parents, a aimé son père et sa mère et a été aimé par eux. Seule chose un peu particulier avec lui en ce qui concerne son père, c'est qu'il a passé son enfance dans la bibliothèque de celui-ci et qu'il n'en est d'une certaine manière jamais sorti. Son monde est resté toute sa vie celui des livres et ça a

commencé avec ceux de son père qui l'ont entouré comme un manteau protecteur. Il n'est donc jamais sorti de son enfance, son monde est resté pour toujours celui des mots et des phrases, l'imagination, les images, la doublure de la personnalité, le miroir, etc.

BRONTË EMILY : Elle a trois ans quand sa mère meurt. Elle gardera toute sa vie le souvenir d'une femme au sourire très doux. Elle a assisté à son agonie, s'est toujours rappelée de son visage blême, de ses yeux fiévreux, les membres amaigris. Elle a gardé pour toujours le souvenir de sa mère qui ne finissait pas de mourir. À partir de là, la peur de la petite fille d'être abandonnée. Bientôt elle s'interdira de pleurnicher sur son sort. Quand elle a sept ans, elle perd encore ses deux sœurs aînées qui meurent de la tuberculose. Deux ans plus tard Emily commence à écrire des contes.

BYRON GEORGE : Le petit George naît avec un pied déformé. Le père est mort, peut-être par suicide, quelque part en France, quand son fils a trois ans. Byron adulte a écrit des lettres de Venise à sa famille qui ressemblaient étrangement à celles qu'avait écrites son père à sa femme, la mère du poète. Il a appelé un jour la lune de miel de ses parents, „lune de mélasse“ et son propre mariage „mariage fatal“. Son père était un joueur et un coureur de jupon, toujours endetté et en fuite de ses créanciers. Ayant ruiné sa femme, il a quitté la famille. Sa femme a vécu seule avec son fils dans la misère jusqu'au jour où celui-ci a fait un héritage. Après le départ de l'homme, elle „apaisa son chagrin passionné en reportant un mélange d'amour et de haine sur le fils qui lui rappelait son mari. Parfois elle lui disait, „ah, petit monstre, tu es un vrai Byron ; tu ne vauds pas mieux que ton père ! “ Mais la minute suivante, elle le couvrait de baisers. Le père meurt donc, peut-être par suicide, quand son fils a trois ans. Celui-ci dira du mort, „je me souviens très bien de lui ; et j'ai eu très tôt l'horreur du mariage, pour avoir assisté à trop de scènes de ménage. “ À partir de la mort de son mari, l'épouse se consacre à son „enfant infirme“ qui développera une grande susceptibilité au sujet de ce pied difforme qui a influencé fortement son caractère et son existence toute entière.

CAMUS ALBERT : Le père est mort en 1915 comme soldat pendant la grande guerre quand le petit Albert avait deux ans. L'enfant a été élevé à Alger par sa mère restée seule et pratiquement muette, c'est-à-dire une femme qui ne parlait pas. Après la deuxième guerre mondiale il va visiter pour la première fois la tombe de son père. En lisant la date de naissance et de mort de celui-ci sur la croix de la tombe, il se rend compte qu'il est maintenant plus âgé que ne l'avait été son père au moment de sa mort. Il écrit dans son dernier et magnifique roman, „Le premier homme“ : „Et le flot de tendresse et de pitié qui d'un coup vint lui emplir le cœur n'était pas le mouvement d'âme qui porte le fils vers le souvenir du père disparu, mais la compassion bouleversée qu'un homme fait ressentir devant l'enfant injustement assassiné. Et pourtant il n'avait jamais pensé à l'homme qui dormait là comme à un être vivant, mais comme à un inconnu qui était passé autrefois sur la terre où il était né, dont sa mère lui disait qu'il lui ressemblait et qui était mort au champ d'honneur. Il ne connaîtrait jamais son père, qui continuerait de dormir là-bas, le visage perdu à jamais dans la cendre. Il lui avait fallu apprendre seul, grandir seul, en force, en puissance, trouver seul sa morale et sa vérité, à naître enfin comme homme pour ensuite naître aux autres, aux femmes. “ Dans ses „Carnets“ Camus parle de ses angoisses, ses dépressions, ses accès de panique, sa claustrophobie. Il se dépeint ainsi : „L'indifférent. Élevé sans milieu familial. Sans père. La mère singulière. Se débrouille seul. Un peu hautain, quoique poli. Réclame des autres la tendresse dont il est incapable. Au mensonge facile, mais des accès terribles de vérité. Un peu monstrueux. “ Et ailleurs : „Où père ! J'avais cherché follement ce père que je n'avais pas et voici que je découvrais ce que j'avais toujours eu, ma mère et son silence. “

CANETTI ELIAS : Il a sept ans quand meurt son père à trente et un ans, d'un infarctus. Le petit Elias était sous la porte de la cuisine de leur maison, quand il a vu son père couché par terre, de l'écume dans la bouche. On l'a sorti de là et il est allé jouer dehors avec un enfant voisin et quelqu'un est venu crier : „Ton père est mort, ton père est mort ; comment, tu joues au ballon alors que ton père est mort ! " Elias passe le reste de son enfance et de son adolescence avec sa mère dans une harmonie profonde. Elle lui raconte beaucoup d'histoires, lit des livres avec lui et éduque sa pensée.

CHAR RENE : Le père, maire de son village d'Isle-sur-la-Sorgue, est entrepreneur. Il meurt quand le petit René a dix ans. Celui-ci s'entendra toujours très mal avec sa mère qui n'aura jamais rien compris à son fils poète, qu'elle appellera longtemps „le gremlin". Char a une relation conflictuelle et violente avec son frère, le préféré de la mère.

CHESSEX JACQUES : Le père s'est suicidé quand le fils a dix-huit ans. C'est l'évènement clé de son existence qu'il n'a jamais vraiment digéré.

COCTEAU, JEAN : Son père s'est suicidé dans le lit conjugal d'un coup de revolver. Le fils n'en parlera jamais, ne dira jamais rien sur cette disparition et ce qu'elle a pu avoir comme influence néfaste sur son existence. Il écrit simplement dans „Démarche d'un poète", „mon père est mort lorsque j'avais dix ans. " Cocteau avait une relation très profonde, symbiotique, avec sa mère dont il ne raconte pas grand-chose non plus. Maurice Sachs parle dans son autobiographie du „manque de cœur" de Cocteau. „Il y avait en lui une sècheresse presque monstrueuse. " Il le décrit comme un être angoissé, fébrile qui voulait tout posséder, les secrets, les dévouements, les êtres et les choses. „Il brûlait, mais comme brûle la glace, sans réchauffer. " La dureté de l'homme mal aimé, abandonné, trahi par le père dès son enfance. Un deuil, un linceul étouffant qui l'a écrasé toute sa vie. Quand sa mère meurt, il écrit dans son „Journal", „aujourd'hui j'ai enterré ma mère. " Il avait un frère et une sœur, mais c'est lui, „tout seul" qui l'a enterré. Malgré les liens profonds qu'il avait avec elle, il n'est pas abattu, au contraire, presque „léger et heureux", convaincu par ailleurs qu'il ira bientôt la rejoindre. Il pense qu'elle sera presque plus présente dans son souvenir, qu'elle ne l'était de son vivant. Comme si, incapable de passer une vie „normale", vivre normalement, avec soi-même et les autres, il vit avec les morts, il s'imagine les vivants déjà morts. Il aimait visiter ses amis le jour de leur mort pour les dessiner. Ce qu'il n'avait pas pu faire avec son père, dont il a tout „oublié", y compris son image". Cette présence du mort le laisse probablement et étrangement indifférent, en même temps la situation lui paraît sans doute somehow „familiale", il se sent avec un mort comme avec un vivant, également mort, un futur mort, sur le même niveau en quelque sorte, dans le sens que nous sommes tous des „morts vivants" et lui encore plus que nous autres. Puisque le père est mort et qu'il n'y a plus vraiment de vie après cette mort. Il est effectivement plus difficile de respecter et d'accepter totalement les autres comme des êtres réels, réellement existants, si le père ne nous a rien enseigné, rien transmis, ni pensée, ni sentiments. L'absence du père rend la reconnaissance des autres, la reconnaissance de soi-même, la reconnaissance du réel tout court, beaucoup plus compliqué. De là ce sentiment d'absurdité en face de la vie, en face de la société toute entière, en face de toute ambition, de toute relation humaine finalement, ce sentiment „d'irréalité" selon le mot de Sartre qui n'avait pas connu son père non plus. Cocteau, l'orphelin du père, et le corps du mort, étalé sur un lit, deux heures avant encore vivant maintenant mort, la conscience alors de l'extrême fragilité de la vie qui laisse forcément des regrets, on aimerait retourner la roue du temps, revenir en arrière, vivre ce qu'on n'a pas vécu, faire ce qu'on n'a pas fait. Mais c'est trop tard, toujours trop tard. Dans son „Journal" Cocteau parle de lui-même comme de quelqu'un qui a un „physique bizarre, une apparence ingrate, hirsute, anguleuse". Il raconte ses fatigues, sa paresse, sa paralysie souvent. Il dit, „quelque chose en moi n'a pas accroché la vie, n'a pas su

prendre racine en elle. La vie n'est pas ma complice." Toute cette dépressivité latente, sa solitude aussi, ne l'a pourtant pas empêché d'écrire un certain nombre de pièces de théâtres, quelques romans et pas mal de poésie, et puis surtout, de faire quelques films, et non les moindres. Pendant la guerre il penche pour les Allemands pour lesquels il a une étrange sympathie et complaisance, rien ne le choque chez eux, et il n'a rien contre Hitler non plus qu'il idéalise stupidement, tout en se prétendant „apolitique" en nous apprenant qu'il ne comprend rien à la politique, alors que ces soi-disant „apolitiques", sont en réalité des fieffés réactionnaires qui ont bien des idées dans leurs têtes, mais idées confuses, victimes qu'ils sont de leur amertume, de leur échec d'enfance, de leur sortie de l'Histoire, de leur irréalité et en somme de leur complexe d'infériorité, n'ayant pas été reconnu par le père. Cocteau vit dans le déni, dans le manque de l'amour de soi, il le reconnaît facilement, „je ne m'aime pas, je me supporte". Du coup, à travers une sorte d'amertume autodestructrice, ces soi-disant „apolitiques" aiment bien les forces noires et sombres, les fascistes, les antisémites, les tueurs, les exterminateurs. Quant à notre poète, il cherche la main ferme du père prématurément mort, suicidé en plus, du père toujours absent qui la trahi et abandonné, son „apolitisme" est aussi une révolte inconsciente et larmoyante contre le père absent. Il n'arrête pas de se lamenter et de chanter la chanson du mal-aimé.

Puis le désir inconscient de la mort. Il écrit dans son „Journal" : „Les poètes n'ont pas ce respect universel de la mort, parce que la mort ne les étonnent pas et qu'ils sont déjà parmi les morts. Un poète meurt souvent, il se suicide souvent, on le tue souvent et s'il a l'air de continuer à vivre, c'est par une sorte de trompe-l'œil. Il m'arrive de croire que tout le monde le sait, qu'on affecte de me croire vivant et de m'adresser la parole par politesse, par décence. Je crois l'avoir déjà dit, je n'ai plus le sentiment de vivre que dans mon contact avec les autres. Ce qui explique une solitude aussi peuplée, une habitude aussi bizarre d'ouvrir ma porte au premier venu. " Toujours cette mort du père suicidé qu'il a refoulé au fin fond de son inconscient.

CONRAD JOSEPH : Le père était patriote polonais, écrivain et poète, qui s'était insurgé contre l'occupation russe. Il a été envoyé en exil dans le sud de la Russie dans une région malsaine, pleine de marais, dans un froid sibérien, accompagné de sa femme et de son fils. La mère du petit Joseph meurt à l'âge de trente-trois ans d'une tuberculose aux poumons quand le fils a sept ans. Le garçon vivra en partie chez un oncle, le frère de sa mère, en partie avec son père. Celui-ci tombe lui-même malade, ne quitte plus le lit les derniers mois de sa vie. Son fils le visite tous les jours dans sa chambre „en y allant sur les pointes de ses pieds et il se couche le soir les larmes dans les yeux et se pleure dans le sommeil". À la mort du père son fils a onze ans. Il sera élevé chez sa grand-mère par son oncle qui le traite comme son propre fils, ayant perdu lui-même sa fille, la cousine de Joseph. Il a donc vécu entre sa septième et sa douzième année la mort des trois personnes qui lui étaient le plus proche, la mère, le père et la cousine bien aimé. Il aura toute sa vie des problèmes de santé, dont des migraines et des crises d'épilepsie et il souffrira souvent de dépressions.

CONSTANT BENJAMIN : Née en 1767 à Lausanne. Sa mère est morte quelques jours après la naissance de son fils. Il a écrit „Adolphe", un roman plus ou moins autobiographique. Toutes les femmes de sa vie étaient plus âgées que lui, entre un et vingt-huit ans, dont Mme de Staël. Ses contemporains disaient de lui qu'il était un monstre et qu'il n'avait pas d'âme. „Je suis une créature foudroyée", disait-il de lui-même. Il aimait les femmes, il avait besoin de leur amour, mais les abandonnait souvent pour les „punir" de l'abandon... par sa mère dont il a souffert toute sa vie. Il a écrit : „Je crains tellement la douleur de cœur qu'un sentiment, même heureux, devient un objet d'alarmes. Ma sensibilité a quelque chose d'hostile. Aussi ma vie est-elle une longue suite d'inconséquences. Je suis saisi tous les matins d'une profonde mélancolie, d'un sentiment d'aversion pour moi-même et pour les autres. Mon caractère est des

ténèbres, et personne ne peut me concevoir : on n'est connu jamais que de soi, il y a entre nous et ce qui n'est pas nous une barrière infranchissable. Du reste, les autres ne m'intéressent point. Je les ménage, mais je ne les aime pas. Moi-même, je ne m'intéresse guère. "

DANTE ALIGHIERI : La mère meurt quand son fils a sept ans. Le père se remarie, meurt de son côté quand Dante a quinze ans. Il tombe amoureux à l'âge de neuf ans de Beatrice qui meurt quand il a vingt-cinq ans. Elle deviendra „l'ange" de sa vie, ce plus grand amour, parce que perdu et jamais réellement accompli, une femme et un amour de rêve, un amour rêvé.

DICKENS CHARLES : Son père est mort six mois avant la naissance de son fils.

DE QUINCEY THOMAS : Quand il avait cinq ans une de ses sœurs est morte. Quand il avait sept ans une autre de ses sœurs est morte, dans la même année mourait aussi son père.

DÖBLIN ALFRED : Le père a quitté la famille avec une jeune amante et est parti avec elle à New York. On ne l'a plus jamais revu et il a laissé sa femme et leurs enfants sans la moindre assistance. Le fils Alfred avait alors dix ans. Ce départ du père l'a traumatisé pour la vie. „Je ne dirais pas un mot sur le malheur qui est alors tombé sur notre famille", il a écrit en 1940 dans son beau livre „Voyage destinal" dans lequel il raconte son errance en France lors de la défaite et l'invasion des nazis.

DOS PASSOS JOHN : Enfant illégitime. La mère avait quarante-deux ans lors de la naissance de son fils. Le père était marié ailleurs. Il épouse la mère de John quand il est devenu veuf et quand le garçon avait quatorze ans. Jusque alors le petit John avait passé son enfance avec la mère seul dans différents lieux d'Europe où le père de John est venu les rejoindre de temps à autre, loin des regards de l'Amérique.

OSTOJEWski FJODOR : Il avait seize ans quand sa mère est morte, dix-huit ans quand le père est assassiné. Un homme d'une dureté impitoyable selon son fils. Fiodor a eu des accès d'épilepsie dès son enfance et plus tard une vie sexuelle selon son amante et amie Appollinaria Souslova, „sodomasochiste". Dans „Les Carnets du sous-sol", il parle de lui comme d'un homme froid, un monstre, un homme qui ne sait pas aimer.

DUMAS ALEXANDRE : Orphelin dès l'âge de quatre ans d'un père créole, général dans l'armée de Napoléon. „Bien que le futur écrivain ait très peu connu son père, ce dernier exercera une grande influence sur son œuvre. La figure mythique du géant intrépide se retrouve ainsi dans les romans de Dumas, en tout premier lieu dans le personnage de Porthos." Toute une grande partie du début de ses „Mémoires" est consacrée aux faits d'armes de son père, la campagne d'Italie, la campagne d'Égypte, la brouille avec Bonaparte; son courage, sa force physique, son esprit libre, son côté insoumis, et son tragique destin de puni, de rejeté, d'abandonné, rejeté, à cause de son esprit d'indépendance justement, ce qu'on ne tolère que très difficilement en France et surtout pas cet homme ignoble qu'était Napoléon. „J'adorais mon père" a écrit son fils dans ses „Mémoires". Après la mort de celui-ci, Alexandre écrit, „vous le voyez, mon père, je n'ai perdu aucun des souvenirs que vous m'aviez dit de garder. C'est que depuis que j'ai l'âge de raison, votre souvenir vit en moi comme une lampe sainte et continue d'éclairer toutes les choses et tous les hommes que vous avez touchés du doigt, quoique le temps ait détruit ces choses, quoique, ces hommes, la mort les ait emportés. " Il pensait à tous ces amis généraux du père, les meilleurs de leur génération, tous Républicains convaincus et d'une fidélité et d'un courage sans égal.

Les Joubert, Kléber, Brune, tous assassinés par des insurgés ou fusillés par les leurs et par leur propre gouvernement.

DURAS MARGUERITE : N'a pas vraiment connu son père qui est parti pour la France quand elle avait quatre ans, alors que sa femme et ses trois enfants sont restés au Vietnam, puis au Cambodge. Il est mort trois ans plus tard. Toute sa vie elle a souffert de cette absence du père qui n'était pas là pour la protéger de son frère violent ni de remplacer si possible l'absence de tendresse de la part de la mère pour sa fille, la mère préférant justement le frère fou de violence qui n'arrêtait pas de battre sa petite sœur. Duras est un pseudonyme, c'est tout simplement le nom du village en France d'où était originaire son père et où il mourra quand Marguerite a sept ans. Sa mort l'aurait laissé indifférente, dira-t-elle un jour. C'est seulement plus tard, beaucoup plus tard, au seuil de sa vieillesse qu'elle se rappelle de lui avec „tendresse” et le trouve tout à coup „plus beau que sa mère, plus attachant, plus courageux, plus droit, moins fou”, etc. Elle aura souffert beaucoup surtout de la mort précoce de son „petit frère” avec qui elle avait vécu les meilleurs, les plus beaux moments de son enfance, là-bas, au Vietnam, dans la jungle et aux rivages du Mékong. Plus tard encore elle sombrera pendant plusieurs années dans l'alcoolisme. Toute sa vie elle a aimé et en même temps a haï profondément sa mère. Très jeune elle a commencé à écrire, c'est ce qu'elle aimait le plus faire, à part l'amour. „ Elle dira, „quand j'écris, je ne meurs pas. ”

EBERHARDT ISABELLE : N'a pas connu son père. La mère ayant quitté celui-ci avec le précepteur des enfants. Déracinés de la Russie, s'enfuyant pour se cacher et vivre leur vie, ils sont partis à Genève. Isabelle a donc vécu avec ce père adoptif, un mélange de prêtre fou et d'anarchiste barbu.

ERNAUX ANNIE : Un jour, à onze ans, elle entend dire sa mère à une amie qu'elle a perdu une fille quand celle-ci avait six ans. „Elle raconte qu'ils ont eu une autre fille que moi et qu'elle est morte de la diphtérie à six ans. ” La mère aurait également dit, „elle était plus gentille que celle-là. ” Cette nouvelle a jeté un voile sur toute son existence. Elle se rend compte qu'elle ne vivrait pas si sa sœur n'était pas morte, qu'elle vit „à cause de la mort de l'autre. Je suis venue au monde parce que tu es morte et je t'ai remplacé. ” Les parents s'étaient achetés très tôt une concession au cimetière à côté de la tombe de leur première fille. Longtemps l'écrivaine n'a su que faire et qu'en penser de la tombe de sa sœur à côté de celle de ses parents. Et elle n'a jamais rien voulu savoir d'elle.

GARY ROMAIN : Le père a quitté la mère peu après la naissance du fils. Plus tard celui-ci l'a rencontré de temps à autre et aurait même vécu pendant quelques temps chez lui. Le père avait une nouvelle famille avec des enfants. Quand Romain avait quatorze ans il est parti avec sa mère vivre à Nice. À partir de là il n'a plus jamais revu son père. „Il n'est vraiment entré dans ma vie qu'après sa mort. Je savais qu'il était mort pendant la guerre dans une chambre à gaz, exécuté comme juif, avec sa femme et ses deux enfants, alors âgés, je crois, de quelque quinze et seize ans. ” „Je pris l'habitude de me réfugier dans un monde imaginaire et à y vivre, à travers les personnages que j'inventais. La réalité est que „je” n'existe pas...”

GENET JEAN : N'a pas connu ses parents. Mère prostituée. Officiellement elle était „femme de chambre”. Aurait souhaité élever son fils, mais n'a tout simplement pas eu les moyens. Elle est morte à l'âge de 30 ans. Genet écrira : „Je suis né à Paris le 19 décembre 1910. Pupille de l'Assistance-Publique. Ma mère s'appelait Gabrielle Genet. Mon père reste inconnu. Je fus élevé dans le Morvan par des paysans. Quand je rencontre dans la lande des fleurs de genêt, j'éprouve à leur égard une sympathie profonde. Je les considère gravement, avec tendresse. Je suis seul au monde. Parmi d'effroyables reptiles, je poursuis une mort éternelle. ” Toute sa vie Genet a cherché de

savoir plus sur sa mère, en se renseignant auprès des administrations. Un jour il a dit à un ami, qu'il y avait une chose qu'il n'arrivait pas à comprendre, c'est la raison pour laquelle sa mère l'avait abandonné. Un jour il prend une mendiante pour sa mère. „Ah ! Si c'était elle, j'irais la couvrir de fleurs, de glaïeuls et de roses, et de baisers!" À l'école, quand les autres ont appris qu'il était „un enfant trouvé", „il y eut en un vide, un tel abaissement. J'étais immédiatement tellement étranger. " „Enfant, je volais mes parents nourriciers. " À dix ans, je volais sans remords des gens que j'aimais et dont je connaissais la pauvreté. On s'en aperçut. Je crois que le mot de voleur me blessa profondément. "

Quand il a douze ans, sa mère adoptive meurt. Elle l'avait beaucoup aimé et beaucoup choyé. Il doit donc changer encore de famille. C'est la fille de sa mère adoptive qui s'occupe à présent de lui. Il a encore perdu sa protectrice, sa deuxième mère. „J'étais un bâtard, je n'avais pas droit à l'ordre social. Qu'est-ce qui me restait si je voulais un destin exceptionnel ? " „Je ne me suis pas seulement occupé de faire l'amour avec les garçons. J'ai cherché à refaire avec eux l'aventure que j'ai vécu dont le symbole est la bâtardise, la trahison, le refus de la société et enfin l'écriture, c'est à-dire le retour à la société mais par d'autres moyens. " Il a fini dans un centre de redressement, une espèce de prison pour gosses. Il en dira dans „Le Journal du Voleur", „ce qui m'émeut c'est d'apprendre que toujours se perpétue le miraculeux malheur de mon enfance à Mettray. "

GIDE ANDRÉ : A onze ans quand son père est mort. Il a été ensuite élevé seul par sa mère. A la mort du père il pleure blottit sur les genoux de sa mère qui l'enlace. „Et je me suis senti soudain tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi. " „Le père très occupé à préparer ses cours à la Faculté de Droit ne s'occupait guère de moi. Je ne me rappelle que de son extrême douceur. " Longtemps le fils a cru que le père mort n'était pas mort pour de vrai, mais venait secrètement, alors que le fils dormait, retrouver sa mère. André se rappelle de la bibliothèque du père, de l'univers mystérieux et embaumant de ses livres dans lequel il se sentait en même temps chez lui et étranger.

GLAUSER FRIEDRICH : Avait quatre ans quand la mère est morte. A été élevé par le père autoritaire, directeur d'école à Vienne en Autriche. Le père s'est remarié deux fois. Le fils s'est mal entendu avec ses belles-mères et n'a jamais trouvé une femme dans sa vie de laquelle il se serait senti compris et qu'il aurait pu aimer. Il raconte que son père l'a souvent battu. „Je désirais alors la mort que je m'imaginai être une femme grise et douce qui m'appellerait comme si c'était ma mère. Est-ce que je vous ai dit que ma mère est morte quand j'avais quatre ans?" Une autre fois il dit, après une tentative de suicide qu'il met en rapport avec l'absence de sa mère dans sa vie: „Je l'ai tant cherché et si longtemps, même derrière la porte noire du grenier je l'ai cherché, mais la morte m'a aussitôt fermé la porte devant mon nez et a murmuré: „Il n'est pas encore temps." Sur un questionnaire lors d'un séjour dans une clinique psychiatrique, il écrit. „Mère : morte. Désir (Sehnsucht), nulle part, amour, tendresse, pleurer, noir. " Dans une lettre à une amie il écrira : „Saches que la seule chose dont j'aimerais parfois me plaindre, c'est que ma mère est morte quand j'avais quatre ans. Et ainsi ma vie a tourbillonné en moi et a cherché la mère. Et je n'ai pas de patrie non plus. "

GOGOL NIKOLAI : Il perd un frère quand il a dix ans. Son père meurt quand Nikolai a seize ans. La mère avait été mariée presque de force quand elle avait seulement quatorze ans. Gogol passe seize ans de sa vie en voyage et en exil en Europe. Il brûle à la fin de sa vie la seconde partie de son roman „Les âmes mortes" et le regrette aussitôt. Devient fanatiquement religieux et se laisse mourir à l'âge de quarante-deux ans, couché sur le lit avec un crucifix dans les bras.

GORKI MAXIME : Son père meurt quand Maxime à dix ans, le même jour la mère donne naissance à un nouvel enfant. Elle part avec ses enfants chez ses parents où Maxime passe le reste de son enfance, avec un grand-père alcoolique et violent et une grand-mère douce et protectrice.

GREEN JULIEN : „J’ai perdu maman à quatorze ans. Elle est morte le 27 décembre 1914. Je garde le souvenir et l’indicible émotion de ce moment terrible. Ce qu’elle a été pour moi, je renonce à l’exprimer. Mgr Pezeril m’a dit un jour : „Vous êtes le fils de votre mère chaque jour. “ „Tu es protégé“. Ce que me disait ma mère me revient sans cesse à l’oreille. Toute ma vie j’ai été aimé et protégé. Le bonheur, est le don que j’ai reçu dès mon enfance. À mes parents, je leur dois tout ce que je suis. Le souvenir du 27 décembre 1914 me suivra toujours. Avec ma mère, quelque chose en moi était mort. Sa mort a été le grand chagrin de ma vie. Même à mon âge, je reste un orphelin. Je ne m’en suis jamais tout à fait remis. “

„Pour en revenir aux raisons qui me faisaient rester à part, je les dois à ma mère. J’étais pour elle celui qui remplaçait l’enfant mort à deux ans et demi, le petit Ned qui est enterré à Savannah, et aussi son frère bienaimé, William, mort à dix-neuf ans à peine, de la syphilis. Elle m’avait confié au Seigneur pour toute la vie, et j’ai pu vérifier toujours l’efficacité de cette protection attentive et aimante. “

GROSSMAN VASSILI : Les parents se séparent quand leur fils est encore très petit. Il est élevé par sa mère qui passe deux ans en Suisse avec lui. Elle mourra plus tard en Ukraine, assassinée par les nazis. Le fils ne se pardonnera jamais de ne pas l’avoir sauvé.

HAMSUN KNUT: Le père, petit paysan pauvre, „donne“ le fils comme „gage“ pour ses dettes pendant plusieurs années à son frère pasteur, où il a été exploité et maltraité. Hamsun se rappellera plus tard de ce temps comme d’un „martyre“. Il ne le pardonnera jamais et en tirera une espèce de haine et folle amertume pendant toute sa vie qui le conduira pendant la guerre à une sympathie malsaine pour les nazis dont il loue et défend l’entreprise, y compris les camps de concentrations. Et ceci, sans jamais le regretter.

HAWTHORNE NATHANIEL : Père mort aux Indes orientales de la fièvre jaune quand le petit Nathaniel avait quatre ans. Très tôt l’enfant solitaire commence à passer ses journées à écrire des contes fantastiques.

HEMINGWAY ERNEST : Le père s’est suicidé avec un fusil quand Ernest a vingt et un ans. Il imite beaucoup d’années plus tard le geste de son père et se tue lui aussi avec un fusil, de la même manière que son père. Ernest aurait détesté sa mère selon ce que raconte Dos Passos dans son autobiographie.

HÖLDERLIN FRIEDRICH : N’a pas connu son père. Mère pieuse et dépressive. Il deviendra „fou“ et vivra ses dernières années claustré dans une espèce de tour au milieu d’une forêt.

HUGO VICTOR : La mère est partie pendant treize mois voir un amant à Paris quand le petit Victor n’avait que quelques mois. Quand il avait deux ans ses parents se sont quittés définitivement. Un ami de la famille écrit au général Hugo : „Ah, si vous étiez le témoin du désespoir de vos malheureux enfants. “ Finalement le père est parti en Espagne avec les troupes de Napoléon et les enfants sont restés avec la mère. Plus tard ils vont à Madrid visiter le père qui enlève ses fils à leur mère et les fait mettre dans un collège catholique espagnol. Puis ils reviennent à Paris avec la mère où ils vivent avec celle-ci et son amant, un ancien général qui sera un jour arrêté sous leurs yeux comme conspirateur et plus tard guillotiné. Puis le père les a de nouveau enlevés à la mère et

les a envoyé de force dans un collège et ceci pendant plusieurs années avant qu'ils reviennent chez la mère qui meurt quand Victor a dix-neuf ans. Victor écrira un jour à sa future femme (attendant le consentement de son père à leur mariage) : „J'espère que mon père après avoir fait le malheur de ma mère, ne voudra pas faire le mien. " Il lui écrira encore : „J'ai tant souffert jusqu'ici que je me suis cru le droit d'espérer enfin un peu de bonheur. Tu es heureuse, toi, tu as un père, une mère qui sacrifieraient tout à ton bonheur. Moi, nul ne s'intéresse à mon avenir, je suis orphelin. De quelque côté que je tourne les yeux, je me vois seul. " Victor continuera cependant jusqu'à la mort de son père à vénérer celui-ci, de le respecter, d'être son fils soumis et humble. Comme Balzac il ne s'est jamais vraiment soulevé contre la tyrannie familiale et l'inhumanité de ce père envers ses enfants.

JABÈS EDMOND : A perdu sa sœur quand il avait douze ans. Elle est pratiquement morte dans ses bras. Elle lui aurait dit : „Ne pense pas à la mort. Ne pleure pas. On n'échappe pas à sa destinée. " „Ces mots ne m'ont jamais quitté. J'ai compris ce jour-là, qu'il y avait un langage pour la mort, comme il y a un langage pour la vie. Je la retrouverai, plus tard, dans le désert : ultime reflet, on eût dit, d'un miroir brisé. J'ai compris alors que la destinée est inscrite dans la mort, qu'on ne quitte jamais la mort. "

JOUHANDEAU MARCEL. Les parents qui tiennent une boucherie, étant trop occupés avec leur travail, le petit Marcel a été élevé jusqu'à l'âge de neuf ans par sa tante Alexandrine dans la boulangerie de sa grand-mère. Après la mort de sa tante il est revenu à la boucherie paternelle où la grand-mère maternelle a pris soin de lui. Le père aurait été un homme violent qui a maltraité sa femme, la mère de Marcel, qu'il a adoré.

JOYCE JAMES : Ils étaient dix enfants à la maison, cinq sont morts, dont son frère de quinze ans quand James avait vingt ans, et une sœur à peu près à la même époque. Les deux sont à ainsi dire morts sous ses yeux. La mère est morte quand James avait vingt et un ans.

KAFKA FRANZ : Quand Franz a cinq ans, un petit frère meurt bientôt après sa naissance ; un an plus tard le même destin attrape un deuxième frère. Dès cet âge Franz vivait dans un terrible complexe de culpabilité dont il n'a jamais parlé à personne, étant convaincu que c'était sa jalousie qu'il avait ressenti envers ses deux petits frères qui était la raison de leur mort précoce. Ensuite il a très mal supporté la tyrannie de son père qui n'arrêtait pas de critiquer et de rabaisser son fils „survivant", chétif, maigre, timide, complexé.

KAWABATA YASUNARI : Japonais, prix Nobel, né en 1899, fils de médecin, son père meurt en 1900, sa mère en 1901, tous les deux de tuberculose. L'enfant est élevé par ses grands-parents. Il perd son unique sœur, puis en 1906 sa grand-mère. En 1914, après la mort de son grand-père, il reste seul au monde. Il se suicide à l'âge de soixante-treize ans.

KEATS JOHN : Son père, maître d'écurie, meurt d'une chute de cheval quand John a neuf ans. La mère se remarie, mais quitte rapidement son époux et s'installe chez sa mère. Elle meurt de la tuberculose quand John a quinze ans. Il mourut lui-même à vingt-six ans de la même maladie. Il a écrit à sa fiancée le 3 juillet 1819 : „Je n'ai jamais eu de joie longtemps de suite : toujours la mort ou la maladie de quelqu'un a empoisonné mes jours. Je rêve toujours que nous soyons des papillons qui n'ayons à vivre que trois brèves journées d'été – et ces trois journées, s'il m'était donné de les vivre avec vous contiendraient pour moi plus de félicité que cinquante années de vie ordinaire..."

KELLER GOTTFRIED : Son père mourut quand Gottfried a cinq ans. Il a été élevé par la mère qui s'est remariée. Le fils ne parle jamais de son beau-père dans ses livres, même pas dans „Henri vert“, son roman de jeunesse, qui se termine au moment de la mort du père...

KEROUAC JACK : A perdu son frère aîné quand celui avait neuf et Jack quatre ans. A adoré ce frère qui souffrait d'une maladie inguérissable. Il en fut bouleversé pour la vie. Il en parle dans son livre „Visions de Gérard“. „C'était un saint, mon Gérard, avec son visage pure et tranquille, son air mélancolique, et le petit linceul doux et pitoyable de ses cheveux qui retombaient sur son front et que la main écartait de ses yeux bleus et sérieux. “ Il dit que c'est à cause de la mort de son frère qu'il a commencé à écrire, il aurait écrit en honneur de sa mort. Le père meurt d'un cancer quand Jack a vingt et un ans. Il assiste impuissant et terrorisé à son agonie. Il se décrira lui-même comme un homme d'un cœur mort. Il deviendra de plus en plus alcoolique et drogué, aura des moments d'angoisse profonde, de folie, de complexe de persécution, de delirium tremense qu'il décrira dans „Big Sur“. Il n'oubliera jamais non plus la mort de son père, alcoolique lui aussi et dont il semble imiter le destin pour aller bientôt le rejoindre dans l'au-delà. Souvent il s'asseyait pendant des heures, des jours dans tel ou tel fauteuil qui lui rappelait celui dans lequel son père était mort. Il était aussi très attaché à sa mère avec laquelle il vivait ses dernières années. Il parle dans „Big Sur“ de l'horreur de sa condition éternelle de malade et de mort en puissance. Il y parle aussi de sa „triste enfance. “ À la fin du livre il n'a plus qu'une idée, „rentrer chez moi et y mourir à côté de mon chat“ (qui lui rappel-lait le chat de son frère mort). À cette époque il disait qu'il ne ressentait plus aucune émotion. À partir de la mort de son frère, il était un survivant, vivant à la place de l'autre, croyant que ses parents auraient préféré le voir mort lui plutôt que son frère, il vivait dorénavant „à la place du mort“. Toute sa vie il était obsédé par la mort, il n'arrête pas d'en parler. Souvent aussi il parle de sa honte, de sa culpabilité, sans jamais l'expliquer, coupable de quoi, peut-être justement de ne pas être mort à la place de son frère. Ses derniers dix ans il n'écrivait pratiquement plus, est devenu totalement et pitoyablement alcoolique, a brisé presque toutes ses relations, n'arrétant pas de se complaire envers lui-même, à promener son amertume, sa folie destructrice, tout en craignant la mort qu'il n'arrêtait pas de provoquer en allant aveuglement sur ce chemin de non-retour, finissant dans la haine de soi et des autres, ayant vécu la mort de son frère, de son père, de sa sœur, de Neal Cassidy, son ami, il est devenu physiquement et psychiquement profondément laid, dépravé, et sexuellement impuissant, au point que les femmes ne voulaient plus de lui. Il avait une fille qu'il n'a jamais reconnu, prétendant qu'elle n'était pas de lui, malgré les preuves contraires. Il ne l'a vu que deux fois dans sa vie. Elle est devenue écrivaine elle aussi, sur les traces de son père ignoble, qu'elle a évidemment chéri et admiré et qui lui a pourtant jamais montré le moindre sentiment. Du coup elle s'est droguée, est tombée malade et est morte jeune.

KERTÉSZ IMRE : „Je suis arrivé comme un fardeau pour mes parents : ils s'apprêtaient à divorcer. Je suis la matérialisation de l'amour d'un couple qui ne s'aimait plus, peut-être le fruit d'une nuit conciliante. Ils m'ont rapidement placé dans un internat privé. “ De quinze ans à seize ans il se trouve aux camps de concentration d'Auschwitz et de Buchenwald. Dans ses derniers „Journaux“ il n'arrête pas de se peindre de couleurs noires et désespérées, défiant la mort, la fatigue de la vie, l'inconsistance de tout, la haine de soi, de la Hongrie, de ses origines, méprisant sa gloire, tout en évitant aucune commémoration à son honneur, courant après les invitations et les louanges, avec un besoin de reconnaissance qu'il prétend en même temps de dédaigner.

KIERKEGAARD Soeren : Dès six ans, il perd sa mère, à douze ans un frère, à vingt-quatre une sœur, à trente-trois ans successivement deux autres sœurs. Dans ses écrits

philosophiques il parle surtout de la peur et dans son „Journal du séducteur“ des femmes dont il espère qu’elles le délivrent et le sauvent. En même temps il ne sait pas les aimer, abandonne sa fiancée quelques jours avant leur mariage, alors qu’il est éperdument amoureux d’elle. Il se sent perdu et mourait précocement à l’âge de quarante-deux ans.

LASKER SCHÜLER ELSE : A perdu son frère adoré quand elle avait treize ans, son père quand elle avait vingt et un ans, sa mère quand elle avait vingt-huit ans. Elle parle de cette mort comme d’une „Vertreibung aus dem Paradies“ (l’expulsion du paradis), elle meurt seule et abandonnée de tous à Jérusalem en 1945, à l’âge de soixante-seize ans.

LAURE (Colette Peignot, compagne de Boris Souvarine et amante de George Bataille) : A perdu son père et trois de ses oncles pendant la guerre de 1914-18, est élevée par une mère bigote. „J’ai eu pour berceau un cercueil. “ Elle écrira pour „se délivrer et jeter ses cris sur le papier. “

LAUTREAMONT : A perdu sa mère quand il avait dix-huit mois. Elle s’est probablement suicidée. Il a été élevé à Montevideo en Uruguay par son père, fonctionnaire au Consulat français.

LEAUTAUD PAUL : Abandonné par la mère dès sa naissance. „Ma mère m’a planté là trois jours après ma naissance. “ Il a été élevé par le père et les maîtresses de celui-ci, dont plus tard, la deuxième femme qui l’aurait souvent battu. Il rencontre sa mère vingt ans plus tard, lors de l’enterrement de sa tante et tombe amoureux d’elle. „Je songe enfin à ma mère, à qui je ressemble tant, paraît-il, par le caractère, et que je vis une fois, vers mes dix ans, d’une façon que je n’oublierai jamais.“ „Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses.“ Vous ne pouvez pas savoir ce que c’est que d’avoir grandi tout seul, de n’avoir jamais eu sa mère, on en garde pour toujours quelque chose de dur et de maladroit.“ Il pensera toujours à „ces quelques jours que nous avons passés ensemble à Calais en 1901“, où il est tombé amoureux d’elle. Ils se sont écrits, puis elle s’est fâchée et lui a montré son vrai visage, celui d’une femme dure, impitoyable et intrigante. „Le bonheur que j’ai eu de vous revoir à Calais m’a coûté si cher, si cher. “ Il n’arrêtera jamais de penser à elle. Parlera de son „éternelle absence“. „Déjà trente-six ans que je vis sans vous. “ „Je vous aurai tant aimé, tant désiré toute ma vie. “

LEDUC VIOLETTE : Le père est parti quand elle était encore enfant. La mère l’a élevé dans la haine des hommes. „Je vins au monde, je fis le serment d’avoir la passion de l’impossible. “ „Cette passion l’a possédé du jour où, trahie par sa mère, elle s’est réfugiée auprès du fantôme de son père inconnu. Ce père avait existé, et c’était un mythe, en entrant dans son univers, elle est entrée dans une légende, elle a choisi l’imaginaire qui est une des figures de l’impossible. “ „Je suis la fille non reconnue d’un fils de famille. Je me souviens de mon chagrin, de mes trépignements sur le carrelage après son départ. “ „Mon père, cet inconnu, je le portais dans mes yeux tandis que je lisais. “ Elle écrira dans une lettre à un ami : „Il faut que je vous confie ceci : souvent je me suis dit que je serai toujours malheureuse parce que je paie pour lui, parce qu’il est mort jeune et que la mort l’a délivré de sa faute. “

LERMONTOW : Il a trois ans quand sa mère meurt. Il a été élevé par sa grand-mère à la campagne. Elle le monte contre le père colérique et volage. Le fils n’a pratiquement pas connu son père.

LESSING DORIS : Père infirme de guerre

LONDON JACK : N’a jamais connu son père qui a quitté sa femme et le fils un an après la naissance de celui-ci. C’était un homme radical, amer, qui a beaucoup voyagé,

beaucoup cherché sa voie, en rébellion contre la société et l'injustice du monde. Il a travaillé entre autre pendant quelques temps comme journaliste et dans l'édition. Plus tard on se rend compte combien son fils lui ressemblait, devenant lui aussi journaliste, puis écrivain, et menant une vie semblable à celle de son père, avec les mêmes errances, la même colère contre l'ordre social. Malgré le succès et la gloire, le fils devient alcoolique et meurt jeune, à l'âge de 46 ans. Il n'a jamais pardonné à son père de l'avoir abandonné et l'a cherché toute sa vie. Sa mère s'étant remarié, Jack a été élevé par son beau-père avec qui il s'entendait très bien, il a eu le choc de sa vie quand il a appris que celui-ci n'était pas son vrai père. Il aurait très mal supporté d'être un enfant „illégitime“. Un jour, après de longues recherches il découvre l'adresse de son vrai père et lui écrit une longue lettre. L'autre lui répond et nie d'être son père.

LOTI PIERRE : De vrai nom Julien Viaud, il est le troisième enfant d'une famille protestante, sa sœur a dix-neuf ans de plus que lui, le frère Gustave quatorze ans de plus. Le petit Julien aime beaucoup ce frère aîné qu'il admire, qui est devenu médecin maritime et meurt sur un bateau dans le golf de Bengale quand Julien a quinze ans. La même année sa meilleure amie, Lucette Duplais, meurt elle aussi. Quand le futur Loti avait treize ans, sa sœur bien aimée, à laquelle il était également profondément attaché, comme à son frère et qui avait été comme une deuxième mère pour lui, se fiance, et l'année suivante se marie, le petit frère le ressent comme „un abandon, comme une trahison. “ Le père meurt cinq ans plus tard. Influencé par son grand frère et meurtri par sa mort précoce, Julien devient lui aussi grand voyageur en parcourant le monde en bateau, après avoir étudié à l'École navale de Paris. Il ira jusqu'à Tahiti pour visiter les lieux où avait vécu son frère avec une femme dont on croyait qu'elle avait eu des enfants avec son compagnon, mais Julien en la retrouvant et en la questionnant, a fini par comprendre que ses enfants ne sont pas ceux de son frère, ce qui le bouleverse. Il dira un jour, „lutter contre la mort, est la seule raison d'écrire. “ Il parlera aussi de la „lassitude“ dès sa naissance. „J'ai été formé à l'école du malheur.“ Sa fascination du voyage et de l'Orient en particulier, était pour lui non seulement une manière de suivre les traces de son frère, mais aussi de renaître dans une autre culture, d'oublier son enfance et ses origines, devenir un autre et recommencer une nouvelle vie, tout en espérant de trouver, dans l'amour par exemple, ce qu'il croit avoir manqué. Pourtant sa tendre mère et sa merveilleuse sœur l'ont aimé et adoré toute leur vie, ainsi que ses tantes et grands-mères. Mais non, il n'y croit pas, l'expérience de la mort et l'attirance vers elle, était plus forte pour lui que la vie. Il s'est sauvé dans l'écriture et dans des amours frénétiques et souvent sans issue, avec des femmes qu'il avait finies par perdre ou abandonner. Son irrésistible nostalgie du passé, des êtres morts jeunes, prématurément disparus qu'il aurait absolument voulu revoir une dernière fois alors qu'il n'était pas encore né quand ils avaient disparus. Il parle de sa „mélancolie d'outre-tombe“, sa peur toujours que le temps ne passe trop vite, qu'il voudrait l'arrêter toujours, „au moins une heure“, revenir en arrière, „rebrousser chemin, s'arrêter un peu, ou seulement ne pas courir si vite à la mort...”

MAJAKOWSKI VLADMIIR : Le père est mort soudain d'une infection du sang quand le fils avait treize ans. D'aucuns ont parlé de sa „haine du père. “ La mère a élevé seule ses trois enfants dans des conditions matérielles difficiles. Vladimir est devenu rebelle, révolutionnaire, un provocateur. Il a écrit des poèmes futuristes, détruisant tout romantisme et toute larmoyante d'une certaine poésie traditionnelle. Il s'est suicidé à l'âge de trente ans d'une balle dans le cœur. Déçu de la Révolution et des femmes qui l'auraient abandonné. Il a laissé ces derniers mots : „Comme on dit, l'affaire est close. La barque de mon amour a sombré dans la vie quotidienne. J'ai fini avec la vie. N'accusez personne de ma mort et s.v.p., pas de bavardage. Le défunt n'a jamais aimé ça. “

MALAPARTE CRUZIO : A été donné dès sa naissance jusqu'à l'âge de six ans dans

une famille nourricière. Il s'est senti toute sa vie abandonné et tiraillé en même temps, entre ses deux familles, la vraie et la fausse, tout en prenant la fausse pour la vraie, etc. Du coup il a hésité plus tard entre le fascisme et le communisme et est passé là aussi d'une famille à l'autre sans trop s'y retrouver, cherchant dans Mussolini par exemple, une figure de père, puis la même chose chez Togliatti, etc. Néanmoins, à travers toutes ces turpitudes, c'était un très grand écrivain, avec sa maison rose à Capri, avec ces larges escaliers, bâti sur le rocher au bord de la mer, une merveille d'architecture et de poésie, immortalisée dans „Le Mépris“ par Godard.

MALLARME STÉPHANE : Sa mère meurt quand il a sept ans. „J'ai perdu, tout enfant, à sept ans, ma mère“. Son père se remarie un an plus tard. Le petit Stéphane n'aime ni son père ni sa belle-mère. Il passe son enfance dans des pensions religieuses. Sa sœur bien aimée, Marie, meurt à treize ans, quand il a quinze. Il restera toujours „froid et glaciale“, songe souvent à se suicider, comprend la poésie „comme le rien et le néant de l'écriture“.

MALRAUX ANDRÉ : Perd un petit frère quand il a lui-même deux ans. Au même moment sa mère se sépare de son mari. Dorénavant il vivra seul avec sa mère, sa grand-mère et une tante. A cinq ans il entre dans un institut privé comme pensionnaire. Ensuite il reviendra chez sa mère avec laquelle il vivra jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Il dira un jour : „Presque tous les grands écrivains que je connais aiment leur enfance, je déteste la mienne. “ Et ailleurs : „Je ne me souviens pas de mon enfance. Peu de souvenirs de sentiments, même d'amour. “ Son père se suicide par asphyxie quand son fils a vingt-neuf ans.

MANSFIELD KATHERINE : Mort du frère bien aimé au front en France quand elle a vingt-deux ans.

MANZONI ALESSANDRO : Était fils illégitime, fruit d'une adultère de sa mère jamais reconnue par celle-ci, du coup il n'a jamais su qui était son vrai père. Sa mère ayant quitté son mari et apparent père d'Alessandro, celui-ci a été mis dans des internats religieux dès sa cinquième année jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il n'a donc jamais véritablement connu une vie de famille et n'a pas vécu ni avec son père ni avec sa mère. À quinze ans il a commencé à s'intéresser passionnément à la poésie.

MACLANE MARY, jeune Américaine de Butte en Montana, États-Unis : Elle a perdu son père quand elle avait 8 ans. À 19 ans elle a écrit une espèce d'autobiographie avec quelques accents rimbaldiens ici et là. Le livre a eu un grand succès. Elle est considérée comme la première „suffragette américaine. Voici quelques phrases de ce livre volcanique qui disent à peu près tout ce qu'on peut comprendre de ce lumineux et tragique personnage. „La Vérité est l'Amour, et l'Amour est la seule Vérité, et l'Amour est la seule réalité qui existe dans le monde. “ „Je veux la gloire et encore plus de bonheur, je veux écrire. Je suis lasse de mon malheur. “ „Je me souviens d'une époque lointaine, oh, si lointaine. L'époque de mon enfance. Il y a dix ou douze ans. Ou bien était-ce il y a mille ans ? C'est là que le choix se fait entre la lumière et l'amertume, pour les longues années qui suivent. “ Elle est morte seule et abandonnée à quarante-huit ans dans une chambre d'hôtel à Chicago.

MELVILLE HERMAN : Le père, entrepreneur, a fait faillite et est mort bientôt après, quand le fils avait treize ans. Le jeune Hermann a commencé à vénérer ce père malheureux, à mépriser la mère, et à trouver le monde bien cruel pour avoir laissé périr ce père après coup chéri et idéalisé par son fils. Celui-ci se trouve à treize ans, comme dit son biographe Mumford, „au milieu d'un monde sans pitié et ce choc le laissa affaibli. Cette pauvreté précoce et cette désolation le marquèrent à vie, à vrai dire ces affronts devaient par la suite se répéter et s'amplifier.“ C'est la pauvreté qui s'installe

dans sa vie dès treize ans, „les étés à la campagne, les longs et paresseux étés, étaient finis.” Dès quinze ans Melville a dû travailler, comme employé de banque d’abord, puis comme employé dans un magasin de chapeaux.

MERCIER, LOUIS SÉBASTIEN, né à Paris en 1740, il perd sa mère quand il a trois ans. Le père se remarie. Le fils devient le premier grand „amoureux” de la ville de Paris qu’il parcourt sa vie durant, émerveillé, à la décrire passionnément, mais non pas les monuments, mais les gens, leur vie, leurs métiers, leurs soucis. Il a une insatiable curiosité pour les autres. De lui-même on ne sait pas grand-chose, de sa vie privée il ne parle pas. Et il ne parle pas non plus de son enfance et ce que l’absence de sa mère a signifié pour lui, ce qui l’intéresse, c’est „la physionomie morale de cette gigantesque capitale” qu’est Paris dans ce dix-huitième siècle.

MICHEL-ANGE : Sa mère est morte quand son fils avait six ans. Le père „est violent, inquiet, craignant dieux” selon Romand Rolland dans sa belle biographie de Michel-Ange. Celui-ci a été mis en nourrice chez la femme d’un tailleur de pierre. Il dessinait souvent, ce que le père n’aimait pas et frappait souvent son fils malheureux. Il semble, selon Rolland, que le père avait honte d’avoir un artiste dans la maison. À treize ans Michel-Ange apprend la peinture dans un atelier, mais s’en dégoûte bientôt. „Il aspirait à un art plus héroïque”. Il avait un caractère impulsif, teigneux, souvent violent et méchant avec les autres qui le lui rendaient bien. „Il vivait dans une fureur continue”. Il passait sa vie au travail, souvent presque jour et nuit, vivait sur place, dormait souvent par terre, mangeant peu, presque rien. „Il était en proie à cette fureur du génie, qui ne lui permit plus de souffler jusqu’à la mort. ” Il souffrait toute sa vie de milles maladies, pourtant il est mort à 90 ans. Il se battait avec tout le monde, ne se soumettait jamais, se bagarrait avec les papes qui lui ordonnaient que faire et auxquels il était néanmoins obligé de se soumettre tôt ou tard. Il avait le goût de sa famille, son père et frères, qui pourtant le méprisaient, étaient ignobles avec lui et l’exploitaient à fond. Il n’osait s’en séparer, il acceptait tout de ses vauriens, de peur sans doute de perdre définitivement son enfance pourtant bien malheureuse. Très tôt il a commencé dans sa solitude d’enfance à écrire des poésies. Pour le reste, toute une vie de labeur pour oublier son malheur. „Malheur à moi ! Malheur ! Dans tout mon passé, je ne trouve pas un seul jour, qui a été à moi. ” Et il songe souvent à la mort. „Mourir, ne plus être, ne plus être soi, s’évader de la tyrannie des choses. Échapper à l’hallucination de soi-même”, a écrit Rolland dans sa vraiment très belle biographie sur Michel-Ange.

MODIANO PATRICE : Encore un écrivain qui n’a eu que des soucis dans son enfance, un frère mort à dix ans et des parents divorcés qui se détestaient mutuellement et qui n’aimaient pas leur fils „ survivant” non plus. Le père d’origine juive, menant pendant la guerre une vie dissolue de spéculateur et de trafiquant de toute sortes, la mère une femme plutôt „légère”, ayant un tas d’aventures d’hommes, en s’essayant par ailleurs comme actrice avec des succès mitigés.

MORAVIA ALBERTO : Tuberculose osseuse dès neuf ans, ce qui l’a obligé de rester au lit pendant dix ans. Ce qui lui fera dire un jour, d’une autre manière, „... à vrai dire, ma préférence pour la tragédie n’était pas le fruit d’une réflexion froide et critique, mais d’une inclination sentimentale très profonde... Avant même d’écrire je désirais vivre la tragédie. ”

MUSIL ROBERT : La mère avait un amant au vu et au su du père et de l’enfant.

NIETZSCHE FRIEDRICH : A perdu son père qui était pasteur, à cinq ans. Quelques mois plus tard meurt son petit frère. La mère pieuse et réactionnaire l’a mis dans un internat. Il aurait pleuré de chaudes larmes sur la tombe de son père qu’il a vénéré. Il était toujours convaincu qu’il mourra jeune comme son père et de la même maladie,

„du cerveau“. Il est resté toute sa vie déraciné. Plus tard il écrira de la mort de son père : „Mon père mourut. Encore aujourd’hui, ce souvenir m’est profondément douloureux ; sur le moment, je ne comprenais pas encore la terrible portée de l’évènement. Lorsqu’un arbre perd son feuillage, il prend un aspect triste et désolé. N’en allait-il pas de même avec notre famille ? Toute joie nous était retirée ; la douleur et le deuil envahissaient tout. Père, pourquoi m’as-tu abandonné ? “ Et plus tard encore, „je crois que je n’en ai plus pour longtemps, je traverse maintenant les années où mon père est mort, et je sens que je succomberai du même mal que lui. En tant que mon propre père, je suis déjà mort. “ Il a parlé dans ses écrits de „deux natures“ chez l’homme, la première étant celle de notre naissance dans notre famille, notre culture, notre langue, naissance sur laquelle nous n’avons aucune prise, elle nous est imposée par le hasard de notre destin. Et puis, dit-il, il y a chez certains une deuxième nature, celle que nous avons choisie librement nous-mêmes qui signifie que nous quittons notre famille, notre pays, notre culture et que nous décidons de renaître dans un autre pays, dans une autre culture. Et cette deuxième nature était chez Nietzsche d’abord la Grèce antique, la Grèce des philosophes et de ses dieux. Plus tard, le deuxième pays est devenu la France, sa culture et sa littérature. Il a haï sa mère et sa sœur toute sa vie. Il est devenu fou à cause de la syphilis qu’il a contracté dans un bordel et a vécu les derniers dix ans de sa vie chez sa mère et sa sœur, dans la nuit d’une douce folie, entrecoupée d’accès de colère contre les deux femmes qu’il a décrit dans une lettre comme „canaille et venimeuse vermine“ et a exprimé „l’indicible horreur qu’elles lui inspiraient.“ Les deux femmes étaient totalement antisémites, la sœur est devenue hitlérienne et a censuré et falsifié après la mort de son frère certains de ses écrits.

NIN ANAÏS : Quand elle a dix ans le père pianiste quitte la famille pour vivre ailleurs avec une jeune femme. La mère amène ses enfants à New York. À partir de onze ans Anaïs écrit un Journal dans lequel elle copie les lettres à son père en le cherchant désespérément et en espérant qu’il ne revienne dans sa famille. „Enfant j’ai adoré mon père, corps et âme et quand j’avais dix ans, ce père nous a abandonné, a abandonné ma mère qui le faisait souffrir. Mais pour moi, c’était moi qu’il abandonnait. J’ai pleuré pendant des années, j’ai perdu toute confiance dans la vie. J’ai commencé une vie secrète dans mon Journal. “ À partir de là la trahison s’est installée dans sa vie. Elle n’aura plus jamais confiance en elle-même ni en les hommes qu’elle n’arrêtera pas de tromper. Dans son Journal secret, beaucoup plus tard, elle décrit une scène d’amour sexuel, peut-être imaginaire, avec son père quand elle avait trente ans. Ils auraient carrément fait l’amour ensemble. Le père trouvait que sa fille ressemblait à son idéal de femme, qu’elle était la quintessence de toutes les femmes qu’il avait connu dans sa vie.

NERUDA PABLO : A perdu sa mère quand il avait deux mois. A été élevé par la deuxième femme de son père, qu’il appellera plus tard, „l’ange gardien de mon enfance.

NERVAL GÉRARD : Il s’appelait en réalité Gérard Labrunie. Son père est médecin militaire et participe aux campagnes de Napoléon, accompagné par sa femme qui a donné l’enfant à une nourrice. Elle meurt quand Gérard a deux ans. Il n’aura donc jamais connu sa mère. Il passe ensuite son enfance chez son grand-oncle à Mortefontaine, dans le Valois dont les paysages hanteront par la suite son œuvre et où il reviendra une fois adulte souvent pour des „pèlerinages“. Le père revoit son fils à son retour de la Russie après le débâcle de Moscou, ayant échappé à la „Be-résina“ de la retraite. Le petit Gérard a sept ans. Il n’avait pratiquement jamais vu son père. À partir de là il vivra avec celui-ci avant d’être envoyé dans un collège à partir de quatorze ans. Il aura connu peu de femmes dans sa vie et apparemment il n’a jamais vraiment eu une relation amoureuse, il ne faisait qu’idéaler les femmes. Il a rapidement dans sa littérature commencé à inventer des figures „doubles“ et est tombé psychiquement malade avec des hallucinations, en voyant partout des esprits et des fantômes. Il

s'invente par ailleurs une ascendance aristocrate et princière, se prenant pendant un temps pour un fils de Joseph, frère de Napoléon. Toute sa vie durant il a été germanophile, a traduit „Faust“ en français, a fait plusieurs fois des voyages en Allemagne où il se sentait „chez lui“. Il est encore parti là bas une dernière fois, dans la région... où sa mère est morte. Sa germanophilie était sans doute en rapport avec le fait que ses parents se trouvaient en Allemagne les premiers deux ans de la vie de leur fils et que sa mère est morte là-bas. Il aura donc jusqu'au bout souffert de leur absence pendant son enfance. Il se suicidera à l'âge de quarante-sept ans, un jour d'hiver à l'aube en se pendant dans l'entrée obscure et noire d'un immeuble parisien.

NIZON PAUL : Le père d'origine russe, toujours malade et enfermé dans sa chambre, meurt quand le fils a douze ans. Pendant toute son enfance, le garçon a vécu avec ce père malade, lointain, insaisissable qui vivait parmi les siens comme dans un lointain exil. Dans „Chien“ il dit, „l'absence du père, absence de repère. Je n'ai jamais eu de guide, tout comme je n'ai jamais de ma vie reconnu la moindre autorité. J'ai grandi au milieu des femmes. “

OZ AMOS : Israélien. Sa mère se suicide à l'âge de trente-neuf ans, quand son fils a douze ans. Il écrira dans „Une histoire d'amour et de ténèbres“ : „Je n'éprouvais pas la moindre compassion. Ni regrets. Pas même de la tristesse parce qu'elle était morte : je ne ressentais qu'humiliation et colère. Je lui en voulais d'être partie sans me dire au revoir, sans m'embrasser, sans explication. Abandonner c'est trahir. Et c'est ce qu'elle avait fait avec nous deux, papa et moi. Mon cœur n'était pas prêt à accueillir la souffrance de ma mère, sa solitude, l'asphyxie qui l'empêchait de respirer, le cri de désespoir qu'elle avait poussé les dernières nuits de sa vie. “

PASCAL BLAISE : La mère est morte quand son fils avait trois ans. Le père élèvera ses enfants tout seul, il les amène de la province à Paris, quand Blaise a huit ans.

PAVESE CESARE : Le père meurt quand le fils a six ans. La sœur aînée a le typhus et doit vivre pendant plusieurs années loin de la mère et du frère. Il parlera de son „éducation dure“ et dans son „Journal“ de sa „vie de suicidé“. Autre phrase dans son „Journal“ : „Tout est dans l'enfance. L'art est un retour à l'enfance. “ Et encore : „Celui qui ne se sauve pas tout seul, personne ne peut le sauver. Je suis devenu un homme, quand j'ai appris à être seul. Puis : „La nature est le royaume des morts. Tu écris pour être comme mort, pour parler d'en dehors du temps, pour faire de toi un souvenir pour tous. “ C'était un homme faible selon ses amis, sans volonté, sexuellement plus ou moins impuissant, qui comptait essentiellement sur les femmes pour le sauver et le sortir de son isolement et de sa solitude. Il s'est suicidé à l'âge de quarante-deux ans.

PEGUY CHARLES : Il avait dix mois quand son père, un menuisier, est mort. L'enfant a été élevé par sa mère et sa grand-mère, des empaillageuses de chaises. Il appelait sa mère et sa grand-mère ses „parents“. Sa grande idée qu'il a souverainement défendu était la lecture, „il faut apprendre aux gens de lire. Tout commence par la lecture.

PESSOA FERNANDO : A perdu son père en Afrique du Sud (Durban) quand il avait sept ans. La mère s'est remariée avec le consul portugais. Fernando a adoré sa mère. Ils ont vécu tantôt au Portugal, tantôt à Durban. Il n'a jamais pu s'habituer à ce beau-père qu'il n'aimait pas. Il a écrit sur son enfance : „C'était le temps où j'étais heureux, où personne n'était mort. “

PLATH SYLVIA : A perdu son père quand elle avait douze ans, elle en a soufferte toute sa vie. „Je ne parlerai plus jamais avec Dieu“. „J'ai besoin d'un père. “ A fait une première tentative de suicide l'année de la mort de son père.

POE EDGAR ALLAN : Sa mère, actrice de profession, est morte de tuberculose à l'âge de vingt-trois ans quand Edgar avait deux ans. Le père a disparu quand Edgar avait un an. Il a été élevé à Boston par des parents adoptifs qui lui ont donné leur nom. Son frère et sa sœur ont été donnés à d'autres familles, ce qui avait définitivement fait éclater la famille. Les enfants ne se sont jamais revus. Le petit Allan n'a jamais réellement été adopté par sa „belle-famille“. Il s'est mal entendu avec son père adoptif. Il a commencé dès son adolescence à boire et à s'autodétruire. Il a passé sa vie à regretter sa mère disparue si jeune, ayant ainsi „abandonné“ ses trois enfants. Selon Bachelard, „l'image qui domine la poétique d'Edgar Poe est l'image de la mère mourante, la douleur initiale qui a marqué à jamais le pauvre orphelin. L'humain chez Poe, c'est la mort. On décrit une vie par la mort. Le paysage aussi est déterminé par le rêve fondamental, par la rêverie qui revoit sans cesse la mère mourante. “

PROUST MARCEL : Asthme. Relation ombilicale avec la mère, puis avec la grand-mère aussi. A considéré le père comme un intrus, un gêneur ; une force autoritaire qui l'empêche à être lui-même et de vivre ses désirs secrets, dont son homosexualité et son désir... inavoué pour sa mère. N'a jamais véritablement eu une vie sexuelle.

YOURCENAR MARGUERITE : N'a pas connu sa mère qui est morte quelques jours après la naissance de sa fille. Celle-ci a été élevée par le père coureur et charmeur, ayant eu nombre d'amantes et de maîtresses. Quant à elle, elle n'aimait que les filles. L'homme était tabou, à cause du père dont elle était probablement secrètement amoureuse pendant son enfance.

RABELAIS : A été élevé sans mère (selon Michelet)

RENAN ERNEST : Le père disparaît en mer quand le petit Ernest a cinq ans.

RILKE RAINER MARIA : Les parents divorcent quand leur fils unique a neuf ans. Il avait une sœur aînée qui est morte une semaine après sa naissance. La mère a refoulé cette mort et a élevé son fils pendant ses premières années comme une fille, en lui laissant pousser les cheveux et en lui mettant des robes. Toute sa vie elle a cherché à pousser son fils d'une manière morbide à être sa fille et à lui faire jouer le rôle de sa sœur morte.

RIMBAUD ARTHUR : A partir de sept ans, il n'a plus jamais revu son père officier et pratiquement toujours absent de la famille. Un jour il n'est pas revenu et n'a plus jamais donné le moindre signe de vie. En 1875, Rimbaud a vingt-et-un ans, sa sœur Vitalie meurt à dix-sept ans d'une „synovite tuberculeuse“. Arthur apparaît à l'enterrement le crâne rasé. La mort de sa cadette l'a profondément bouleversé. La mère pieuse et dure a élevé ses enfants la bible dans la main, ce „livre du devoir“. Il disait d'elle qu'elle avait „le regard bleu qui ment“. Au point qu'il reniera carrément son existence. „Votre cœur l'a compris, ces enfants sont sans mère et le père est bien loin. “ Il a vécu son enfance comme une oppression, dans une terrible solitude morale, intellectuelle et émotionnelle. Il n'arrête pas de parler „des déserts de l'amour“ dans ses poèmes et de s'imaginer des „aventures“ avec des femmes inconnues, „n'ayant pas aimé de femmes, quoique plein de sang. “ „Cette fois, c'est la Femme que j'ai vue dans la Ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle. “ Ou ailleurs, „Timothina ! Je t'adore, toi et ton père.“ Et encore, „l'amour infini me montera dans l'âme...“ Et, „j'irai loin, bien loin, comme un bohémien, par la Nature, heureux comme avec une femme.“ Du père il dira: „Je songeais à mon père parfois, car un père est troublant.“ Et, „mon père, ô, cette enfance.“ Il a hérité de ses parents une totale absence de sentiments et d'amour, qui explique sa rudesse d'homme de campagne qui s'ennuie dans sa province, émotionnellement et sexuellement immature. Il s'appellera dans une lettre, „homme sans cœur“. Arthur imitera plus tard sur ses voyages, la biographie de son père, en se

prétendant p.e. originaire de Dôle, comme son père, et être membre du 17ème régiment de l'Armée française, comme celui-ci. Il a appris l'arabe comme l'avait fait son père et a vécu en Afrique comme celui-ci. On dirait qu'il a cherché ce père toute sa vie, sans jamais le savoir, ni le reconnaître. Son abandon de la littérature est entre autre aussi la reconnaissance de l'échec de la recherche du père. Il a renié sa poésie, entre autre, comme un aveu d'échec, pour avoir échoué dans la recherche du père et pour commencer à vivre dans son ombre.

ROLLAND ROMAIN : A perdu enfant sa petite soeur qui est morte à l'âge de trois ans. Sa mère ne s'en remettra jamais et ne retrouvera plus sa gaieté et sa bonne humeur. Il s'est toujours rappelé des visites avec sa mère sur „la tombe froide au cimetière de Clamecy où les cyprès gémissaient sous le vent noir. Un sentiment de terrible fragilité, d'inévitable mortalité grandit en lui, faisant de lui un enfant grave et timide. “ Suzanne Dejaer)

ROTH JOSEPH : Son père a quitté sa mère quand le fils avait un an. Il ne l'a jamais revu, n'avait donc aucun souvenir de lui. A dit à un ami : „Tu ne peux savoir ce que c'est d'avoir grandi sans père. “

ROUSSEAU JEAN-JACQUES : Il écrira dans sa fameuse autobiographie : „Mon père quitta tout et revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme et malade, je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs. “ „Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée. “ „Mon existence n'est plus que dans ma mémoire. Rien ne peut remplacer l'enfance perdue. “ Jean-Jacques sera toujours attiré par des femmes plus âgées que lui en espérant qu'elles lui apprennent l'amour de la mère qu'il n'a jamais connu. Il est devenu un homme faible, passif, ayant le sentiment que sa vie est un échec, se croyant responsable de „l'abandon“ par sa mère. S'est finalement marié avec une femme „du peuple“ avec laquelle il avait cinq enfants qu'il a tout déposé dans un orphelinat comme „enfants trouvés“... Il se trouvait de ce fait „méprisable et vil“, tel qu'il s'est décrit dans ses „Confessions“ dans lesquelles il prétend dire toute la vérité sur lui-même, comme personne ne l'avait fait avant lui.

RULFO JUAN : Mexicain. A publié „Pedro Paramo“ et des nouvelles. Son père est mort assassiné quand le fils avait six ans. Et la mère est morte quatre ans plus tard. À l'âge de vingt-quatre ans il rencontre une jeune fille de treize ans dont il tombe amoureux. Ils se marient sept ans plus tard. Il dira d'elle dans ses lettres, „je t'ai cherché dès ma naissance, tu es la seule personne que j'ai jamais connu qui me rappelle ma mère. C'est seulement depuis que je te connais et que je t'aime que je suis réellement en vie. Tout le reste du temps, c'est un temps de mort où moi aussi j'étais comme mort. “

SACHS MAURICE : Les parents divorcent quand leur fils à six ans. Il ne reverra pratiquement plus le père. La mère s'étant remariée, Maurice passe son enfance dans divers pensionnats. Quand il a dix-sept ans sa mère s'enfuit à Londres pour échapper à la justice pour diverses escroqueries. Il ne la verra plus pendant plusieurs années. L'année du retour en France de sa mère, son fils s'enfuit lui aussi de la justice à causes de „diverses escroqueries“, au lieu de partir à Londres comme sa mère, ce sera New York pour le fils. Il dira d'elle, „ma mère a beaucoup développé en moi une honte d'exister. Ne serait-ce que parce qu'elle répétait qu'elle n'avait pas voulu un garçon, mais une fille. Je voulais me faire fille pour la contenter, tant j'avais le chagrin de n'être pas assez aimé. Et je me suis peut-être fait pédéraste à la fois par l'inconscient besoin de contenter tardivement ma mère et par haine d'elle aussi, par esprit de revanche, sachant que cette pédérastie la dégoutait. Sentiments compliqués et sans doute vrais.“ Comme dit son ami Yvon Belaval, „Assurément, Sachs a souffert d'une névrose

d'abandon." Et Sachs écrit de lui-même, „parfois mon corps est comme tout entier gonflé de larmes que les yeux ne suffiraient pas à égoutter et dont je ne sais comment me vider." Ou encore: „Si je m'aimais, je serais l'homme le plus heureux au monde." Du coup, il renie sa judaïté, devient catholique, puis protestant, et fini délateur auprès de la Gestapo en Allemagne. Et tout cela par haine de soi. Emprisonné pendant deux ans pour vol, mensonges, escroqueries, il meurt en 1945, quelques jours avant la fin de la guerre, par une balle dans la nuque tiré par un soldat allemand sur une route près de Hambourg.

SADE de, DONATIEN : Le futur embastillé et écrivain illustre a passé les trois premières années de sa vie au domicile des parents à Paris, mais éloignés d'eux. Il écrira un jour : „Né à Paris dans le sein du luxe et de l'abondance, je crus dès que je pus raisonner, que la nature et la fortune se réunissaient pour me combler de leurs dons : je le crus, parce qu'on avait la sottise de me le dire, et ce préjugé ridicule me rendit hautain, despote et en colère. Il semblait que tout dût me céder, que l'univers entier dût flatter mes caprices, et qu'il n'appartenait qu'à moi seul d'en former et de les satisfaire. "

De quatre à dix ans son éducation est confiée à son oncle, l'abbé Jacques-François de Sade qui l'héberge dans son château où il s'était retiré après une existence mondaine. À dix ans Donatien entre au collège Louis-le-Grand dirigé par les pères Jésuites. Le futur Marquis de Sade, écrivain, n'a donc jamais vécu avec ses parents et les a à peine connus. Le père fréquentait les cours et les rois en courant après tous les jupons qui passaient sous son nez. De la mère nous n'en savons pratiquement rien, à part qu'elle a fini sa vie dans un monastère.

SAINTE-BEUVE : Le père meurt un mois avant la naissance de son fils. Celui-ci a vécu toute sa vie dans l'ombre de ce père absent, au point de lui ressembler mimétiquement et de finir par exemple d'avoir exactement la même écriture que lui.

SAINT-JOHN PERSE : Perd une jeune sœur quand il a huit ans. „Et une très petite sœur était morte. J'avais vu, qui sent bon, son cercueil d'acajou entre les glaces de trois chambres. " Il n'en dira jamais plus. „Enfance, mon amour. Témoin de vos silences, de votre ombre et de vos grands éclats de voix. "

SAINT-JUST, LOUIS ANTOINE : Il avait dix ans quand son père est mort. On ne sait pas grand-chose de son enfance, à part son irréductibilité, son caractère „sauvage", au point que la mère ne savait plus trop comment s'y prendre avec ce garçon intrépide et l'a fait mettre dans une maison de correction. C'est lui qui a inventé cette belle phrase que „le bonheur est une idée neuve en Europe. " Il a glorifié la pureté de la Révolution et a déifié Robespierre qui était sans doute une figure paternelle pour lui. Il n'avait que vingt-sept ans quand on l'a guillotiné, il avait pourtant sauvé la Révolution par son courage, son intelligence, son efficacité à réorganiser la jeune et inexpérimentée armée française du Rhin et celle du Nord.

SALINGER J.D. : A perdu son frère quand celui-ci avait dix ans. Il se croyait juif jusqu'à seize ans, quand il a appris que sa mère était en réalité catholique. Il dit qu'il en a souffert toute sa vie. De quoi exactement ? Aussi de l'antisémitisme, vu son nom juif, hérité évidemment de son père qui lui était bien juif. Il a commencé à cacher ses origines. Il était très mysogyne. Selon son propre dire, il haïssait sa mère et a méprisé son père. A vécu après son divorce avec des femmes beaucoup plus jeunes que lui, des femmes-filles.

SAND GEORGE : S'appelait en réalité Aurore Dupin. A perdu son père, officier dans l'armée napoléonienne, dans un accident de cheval quand elle avait quatre ans. A ensuite vécu avec sa mère et sa grand-mère paternelle dans la maison de celle-ci, à la

campagne. La tombe du père se trouve dans le jardin. Tensions permanentes entre les deux femmes qui se détestent. La mère part à Paris où elle a un autre enfant, une fille illégitime, au grand désespoir de sa fille George qui ne la verra plus que par intermittence. Elle en a souffert toute sa vie. Et sa grand-mère lui a interdit de voir sa demi-sœur que George aimait beaucoup. Elle dira de tout ça : „Il me semblait que j'avais le cœur mort avant d'avoir vécu. ”

SARRAUTE NATHALIE : La fille vit tantôt avec sa mère, tantôt avec le père, soit à Paris, soit à Moscou. Quand elle a neuf ans, la mère quitte ses enfants et ne revient que trois ans plus tard. Pendant ce temps Nathalie vit à Paris avec le père qui a d'autres femmes qui apparaissent à la fille comme des „tantes” lointaines, inconnues, dont elle n'apprendra jamais grand-chose. La mère a des „amis” elle aussi dont la fille ne saura pas grand-chose non plus.

SARTRE JEAN-PAUL : N'a pas connu son père qui était officier et qui est mort quelques mois après la naissance de son fils. Celui écrira dans „Les mots” : „Il n'y a pas de bon père. Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé. Par chance, il est mort en bas âge...” Le fils a été élevé par sa mère et son grand-père. Sa mère s'est remariée quand son fils avait douze ans. Il devait appeler son beau-père „oncle”. „Les Mots” s'arrêtent quand Jean-Paul a douze ans, justement, à l'arrivée de cet étranger qu'il n'aimait pas, qu'il n'aimera jamais.

SEMPRUN JORGE : Perd sa mère quand il a neuf ans. Elle était malade pendant quelques temps. Les regards du fils à travers la porte à moitié ouverte sur la mère malade dans son lit. L'annonce de sa mort. Elle le voyait président de la République. Il était son préféré. „Quand ma mère est morte cette pièce a été condamnée pendant deux longues années. Vidée de ses meubles. Nul ne nous avait expliqué les raisons de cette clôture implacable destinée sans doute à nous protéger des effluves délétères d'une agonie interminable et douloureuse. Mais je passais devant la porte de la chambre de ma mère, sa chambre conjugale et mortuaire. En tremblant je passais plusieurs fois par jour devant cette porte close sur les secrets de la mort, l'intolérable secret de la mort. La porte close perpétuait le secret mémorable de cette mort. ”

SIMON CLAUDE : Son père, militaire, est tué en 1914 dans la Grande Guerre, quand le fils a un an, sa mère meurt quand il a douze ans. Il n'aime pas son prénom qui est celui d'un frère mort en bas âge, avant sa propre naissance. Il a l'impression d'avoir „usurpé l'identité du frère mort”. Sans doute il a ressenti aussi dès son enfance que sa mère ne le voyait que comme „remplaçant” de l'autre, qu'elle aimait en lui son frère absent. Il se rappellera toute sa vie de l'agonie de sa mère dont il parlera plusieurs fois dans ses livres : „Tragique visage au bec de rapace... Comme si la maladie, ou l'approche de la mort, devait toujours avoir pour moi cet aspect d'oiseau de proie, vautour, rapace. ”

SPINOZA : A perdu sa mère quand il avait six ans.

STENDHAL : Il était amoureux de sa mère qu'il a perdue à sept ans. A été élevé par le père qu'il haïssait et du grand-père qu'il n'aimait pas non plus. „Ils ont empoisonné mon enfance. ” Quelques années avant sa mort il dira, „il y a quarante-cinq ans j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde. Tous les bonheurs dont j'avais pu jouir disparurent avec ma mère. ” Toute sa vie il a couru après les femmes et n'avait toujours qu'un but, „de les enfiler”, de les „avoir”, comme si dans chaque femme il voyait aussi une mère qu'il aurait voulu aimer. Il passait sa vie à rêvasser, ses rêveries étaient plus importants pour lui que sa réalité vécue.

STRINDBERG AUGUSTE : Fils d'une servante et d'un père hobereau qui se sont mariés sur le tard. Il a toujours souffert de cette situation, se croyant enfant non-désiré. Sa mère meurt quand Auguste entre dans son adolescence. Il n'arrêtait pas de penser que les femmes le trahiraient et l'abandonneront toujours. Il souffrait d'un fort complexe d'infériorité, d'un sentiment permanent de persécution et était d'une jalousie pathologique avec ses femmes, qui finiront de l'abandonner ce qui le confirmait dans son sentiment d'abandon, de solitude et de misogynie. Toute sa vie il a haï sa famille et ses origines. Il a fini totalement malade et fou, poursuivi de toutes sortes d'hallucinations.

ITALO SVEVO (nom véritable : Ettore Schmitz) : Cinquième de huit enfants, famille juive. Son frère préféré avec qui il avait un contact profond, une conversation permanente, qui était le compagnon de son enfance, est mort à l'âge de vingt-trois ans après trois années de maladie, pendant lesquelles Italo l'a accompagné, soigné, écouté, avec qui il a passé une grande partie de son temps. Cette mort était le grand événement tragique de sa vie.

TASSO : Il perd sa mère quand il avait dix ans. „Mes adversités commencèrent avec ma vie. La cruelle fortune m'arracha des bras de ma mère. Je me souviens de ses baisers mouillés de larmes, de ses prières que les vents ont emportés. Je ne devais plus presser mon visage contre son visage. D'un pas mal assuré comme Ascagne ou la jeune Camille, je suivis mon père errant et proscrit. C'est dans la pauvreté et l'exil que j'ai grandi. ”

THACKEREY WILLIAM : Le père meurt quand le fils a quatre ans. Il est envoyé chez ses cousins. Plus tard la mère se remarie. Le fils est alors mis dans un internat. Il ne connaîtra donc plus jamais la vie en famille.

TOLSTOI LEO : Sa mère meurt quand il a deux ans. Il est emmené devant son cadavre et s'enfuit avec un cri d'épouvante. Il n'oubliera plus jamais cet instant. Le père meurt quand Leo a neuf ans. Il est élevé par ses grands-parents. Mais sa grand-mère paternelle et sa tutrice, sœur de son père, meurent également bientôt après son père. À vingt-huit ans il écrit „Enfance”, roman dans lequel il a dix ans et sa mère est toujours vivante. Il la décrit vivante, souriante, aimant son fils ; il parle d'une mère imaginaire, il se rappelle selon ses propres mots de choses qui n'ont jamais existé. Écrire pour lui est plus que jamais une volonté de faire revivre un paradis perdu. „Heureux, heureux temps, temps à jamais écoulé de l'enfance.” À l'âge de quatre-vingt ans, il écrit: „Ce matin je parcours le jardin et, comme toujours, je me rappelle ma mère, „maman”, de qui je n'ai aucun souvenir, mais qui est restée pour moi un idéal sacré.” Et plus tard: „En mourant, tu éprouves ce qu'éprouve l'enfant délaissé, revenant à sa mère amante et aimée.” Dans ce même texte, le premier qu'il a publié, il raconte aussi comment il s'est trouvé devant le cadavre de sa mère et ce qu'il a pensé alors et ressenti: „Plongé dans ma contemplation, je sentais qu'une force invincible, incompréhensible attirait mon regard vers ce visage privé de vie. Je ne le quittais pas des yeux et, pendant ce temps, mon imagination me peignait des tableaux resplendissants de vie et de bonheur. J'oubliais que le corps inerte qui gisait devant moi, que je contemplais stupidement comme un objet et que n'avait rien de commun avec mes souvenirs, était ELLE. ” Dans ses souvenirs par contre il écrit : „Je ne me souviens absolument pas de ma mère. J'avais un an et demi lorsqu'elle mourut. Par un curieux hasard, il n'est resté d'elle aucun portrait, de sorte que je ne peux me la représenter en tant qu'être physique réel. Il n'y a que son visage spirituel. ” Sa femme lui a écrit de belles lettres d'amour. Il l'a détestée et l'a trouvée méchante et menteuse, prétextant qu'elle ne faisait que semblant de l'aimer. Comme il n'a pas eu de mère, il s'est senti toute sa vie abandonné par „la femme” et ne pouvait jamais croire en son amour, puisque ça ne devait pas exister dans la vie, pas dans la sienne en tout

cas. Les dernières années il ne faisait plus l'amour avec son épouse. Après avoir vécu „dans la débauche“ pendant ses années de jeunesse, il estimait maintenant la sexualité comme quelques chose de sale, de répugnant, puisque on ne peut faire l'amour avec sa mère, et que toute autre femme que la mère est sale, répugnante, etc.

TRISTAN FLORA : Son père péruvien est mort quand elle avait quatre ans. Toute sa vie elle a cherché ce père, jusqu'à revenir au Pérou pour „entrer“ dans sa famille paternelle qui l'a pourtant plus ou moins répudiée. Elle est devenue écrivaine, syndicaliste, féministe. Elle est la grand-mère maternelle de Paul Gauguin qui lui n'a pas connu son père non plus. Celui-ci est mort sur le bateau qui transportait la famille au Perou quand Paul avait un an.

TSVETAEVA MARINA : „Dès l'âge de treize ans, ma mère aime quelqu'un, mais mon grand-père lui interdit de l'épouser. Ma mère épouse plus tard mon père : un veuf qui venait de perdre la femme qu'il adorait, avec deux enfants. Elle se marie, tout en aimant l'autre, elle se marie pour secourir son mari. Mon père se marie pour donner une mère à ses enfants. Il aime – l'autre, celle qui est morte. Ma mère meurt à trente-cinq ans. J'ai grandi sans mère. “ Elle a perdu sa mère quand elle avait seize ans ; une mère donc souvent malade et au sanatorium „Toujours au lit, toujours, toujours. “ Elle avait la tuberculose. Ses filles à un moment ont été envoyées dans un internat à Lausanne. „J'ai grandi entourée de tuberculeux. L'agencement sur leur table de chevet en verre dans les sanatoriums : pilules, seringues, fioles. Ma mère se mourait, ça sentait l'éther et le jasmin. “ Le père est mort quand Marina avait vingt-et-un ans. Son demi-frère qu'elle aimait beaucoup et sa meilleure amie sont morts pendant son adolescence. Toute sa vie, surtout dans ses lettres, elle parle de la mort. „Je pense à la mort avec délice. “ Elle se pend en 1941 à l'âge de quarante-neuf ans. Son mari disait d'elle : „Marina est attirée par la mort, irrésistiblement. Elle en parle sans cesse. “

VERLAINE PAUL : Père officier que le fils a connu à peine, il est mort quand le fils avait vingt-et-un ans. Paul passait son enfance quasi seul avec sa mère, une femme pieuse et tendre. Il était souvent cruel et violent avec elle, surtout quand il avait bu. Une fois il a même tenté de l'étrangler. Cette femme a fait trois fausses couches. Elle a gardé les fœtus à la maison dans des bocaux. Paul a donc passé son enfance sous les yeux de ses frères et sœurs mort-nés. Après la mort de sa mère, il s'est fait des reproches amers à avoir été un si mauvais et si ingrat fils. Il ne se l'est jamais pardonné. Il aimait les hommes et les femmes. Avec son épouse il était aussi violent et injuste qu'avec sa mère.

VILLON : Orphelin, a été élevé par des parents adoptifs.

VOLTAIRE : Sa mère est morte quand son fils avait sept ans. Il ne parle jamais d'elle, ni de son père, un notaire. Il méprisait son père et détestait sa famille. Voltaire est un pseudonyme. Il s'appelait en réalité François Arouet. Il prétendait que sa mère aurait eu des amants et qu'il était le fils d'un de ses amants, probablement d'origine aristocrate. Voilà un exemple classique de ce que Freud a appelé „le roman familiale“. On est malheureux avec sa famille, ses origines, on en rêve d'une autre, imaginé, idéalisé, rêvé. Il aimait la cour, les amantes marquises, les rois et les reines, jusqu'à l'impératrice russe, la „grande Catherine“. Il voulait être leur intime, leur conseiller, leur dévoué. Il vivait pendant quelques années à la cour de Frédérique II de Prusse. Il n'arrêtait pas de se courber devant eux et de les flatter outre mesure. Il est le plus grand esprit du siècle, le critique „des abus des princes“, des juges et autres injustices, mais il est en même temps avide de reconnaissance par les cours et les puissants, et en quête éperdue de respectabilité. Il défend les „Lumières“ et accuse les tyrans, mais ne veut pas que „le petit peuple se mêle de politique“ et dira, „quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu“, et appelle le peuple, „cette canaille“. Il déteste le

despotisme des prêtres et les jésuites en particulier, „ces fripouilles“, comme il les appelle, mais demande à l'église la permission de faire travailler ses paysans le dimanche... Et tout cela parce que sa mère lui manquait sans doute et que le père n'était pas né prince ou duc ou quelque chose de ce genre. Il est aussi homme d'affaire, entrepreneur et propriétaire terrien. Il est fier d'être devenu riche et de vivre dans le luxe et considère non sans raison qu'on ne peut être libre et écrire librement en étant pauvre et sans argent. Et il renie certaines de ses œuvres, dont des pièces de théâtre, pour ne pas se compromettre et ne pas prendre des risques inutiles, car il ne veut pas se fâcher avec les monarques. Il veut bien être soldat, dira-t-il à son ami d'Alembert, mais pas martyr. À la fin il s'est encore bien trompé avec sa monarchophilie, en louant aveuglement Louis XVI qui selon lui „veut le bien et qui le fait“, et en se félicitant pour le „beau règne dont „vous allez jouir“ grâce à ce monsieur, qu'il nomme „un défenseur de la justice“ ce qui lui permettrait, à lui Voltaire, de „mourir tranquille“. Et il n'a pas tardé évidemment de s'enquiquiner aussitôt avec Marie-Antoinette. Toujours son attirance enfantine des rois et des reines, dont il a cherché toute sa vie „la protection“. Sa manie de se complaire avec la plus haute aristocratie, alors qu'il haïssait „la tyrannie des bourgeois“, sans qu'on comprenne ce qu'il veut en dire exactement. Sans doute une métaphore de sa haine pour son père notaire qui avait le tort de ne pas être un aristocrate. Quant aux reines, elles représentent évidemment „la mère idéale et éternellement absente“ qu'il a remplacé à la fin par sa nièce, fille de sa sœur et dont il a fait son amante et sa compagne qu'il appellera en mourant, „maman...“

WALSER ROBERT : La mère dépressive meurt quand Robert a seize ans. Un frère meurt en bas âge, un autre se suicide. Selon les témoins, Robert aurait eu une relation „symbiotique“ avec sa mère. Il n'a jamais eu une véritable relation avec une femme, que des amours idéalisés et imaginaires. Il n'est donc jamais sorti de son enfance.

WOLFE THOMAS : Il était le dernier né d'une famille de huit enfants. La mère s'est achetée une maison pour s'en servir comme pension. Elle y a amené le petit Thomas, les autres sont restés avec le père pas loin de là. Thomas a donc été séparé de ses frères et sœurs dès sa plus petite enfance, et comme sa mère était très occupée avec son petit hôtel, il se sentait très seul et très tôt abandonné, ce dont il a souffert toute sa vie. Quand il a eu quatre ans, un de ses frères est mort ce qui a jeté une ombre sur son enfance. Le seul frère qui s'est occupé de lui enfant et qu'il a beaucoup aimé est mort à vingt-cinq ans quand Thomas avait dix-huit. Il raconte cette mort avec beaucoup d'émotion dans son premier roman. Il a dédié un recueil de nouvelles dont les sujets tournent autour de la mort et qu'il appellera „Death, the Proud Brother“, à son frère bienaimé Benjamin Harrison Wolfe „en souvenir au frère et à l'amère et fière brièveté de ses jours.“ Il écrira sur lui : „Je pense qu'Asheville que j'ai connu est mort quand Ben est mort. Je ne l'ai jamais oublié et je ne l'oublierai jamais. Sa mort m'a plus affecté que n'importe quel autre événement de ma vie. Ben était une des fines personnes qui veulent toujours le meilleur et le plus haut de la vie, et qui n'en tirent jamais rien, qui meurent inconnus et sans aucune réussite.“ Le père est mort quand Thomas avait vingt-deux ans. Toute sa vie il a été hanté par la mort et il pensait toujours qu'il mourra tôt lui aussi. Dans la préface de „Look homeward, Angel“, il écrit : „Qui de nous a connu son frère? Qui de nous a vu dans le cœur de son père? Qui de nous n'aurait pas été en prison pour toujours? Qui de nous n'a pas toujours été un étranger et seul?“ Il y parle aussi de „ce cimetière sur la terre“ où toute vie, tout désir, tous les souvenirs sont ensevelis, détruits, pourris, décomposés. Il y avait comme une voile sur son existence. Il aimait les gens, il s'intéressait profondément à eux et pourtant ils étaient tous „étrangers“ à lui et lui à eux, „des „passants“ inconnus qui auraient „perdu leur chemin“ comme il dit. Il voyait la vie dans sa famille „comme une sombre horreur, rempli d'hystérie, de maladie et de mort“. À sa mère il a écrit lors de son vingt-septième anniversaire, „ça m'a coûté vingt-sept ans de me débarrasser de

l'amertume et de la haine de mon enfance. " Il ne faisait que fuir sa famille, ses frères et sœurs, „tu es maintenant seul, tu dois t'enfuir ou alors tu meurs. Car tout est comme la mort. " „Partir", pensait-il, „n'est pas difficile, mais quand est-ce que nous pourrions oublier ?" Il pensait que chacun de nous est seul dans le monde et mourra seul. Que nous resterons toujours étrangers les uns aux autres, que personne ne sera jamais reconnu en tant que tel, dans sa vérité, dans son être et dans sa singularité. Toujours il parle de la mort, „des longs chants sur la mort" et de „l'ombre de la mort comme un soupire funèbre. " La mort couvre sa vie comme une ombre, comme une voile, et l'étouffe la plupart du temps. Il avait toujours peur de perdre son temps, de ne pas vivre assez longtemps pour écrire tous ses romans, pour pouvoir se libérer de toute cette masse immense de souvenirs et de rêves qui le hantait jour et nuit. Le personnage clé de son existence semble avoir été son père avec qui il avait une relation difficile et conflictuelle, un homme souvent violent et alcoolique, légendaire et prophétique, vociférant et génial, un sculpteur artisan de Pennsylvanie, né dans une famille allemande. Et voilà cette phrase dans son bref texte sur l'écriture de son premier roman: „Depuis le début, l'idée, la légende centrale que je voulais exprimer dans mon livre, que la quête la plus profonde dans la vie, la chose qui occupait d'une façon ou d'une autre une place essentielle, c'était pour l'homme la quête d'un père, pas seulement le père de sa jeunesse, mais l'image d'une force et d'une sagesse extérieure à laquelle la croyance et la puissance de sa propre vie pouvait s'unir." Dans son grand roman „Look backward, Angel", il raconte que sa famille dont il prétend qu'elle ne l'a pas aimé, qu'elle l'a délaissée et d'une certaine manière „torturée" pendant son enfance. Il se sentait exilé dans son propre pays, étranger à lui-même et aux autres.

WOOLF VIRGINIA : A perdu sa mère quand elle avait treize ans. A eu alors sa première forte dépression et effondrement physique et psychique. Elle aurait pensé à sa mère tous les jours et vécu sous son regard jusqu'à l'âge de quarante ans. Dans son roman „Waves", elle a écrit : „Dans cet état d'épuisement et de passivité, notre seul désir serait de rejoindre le corps maternel dont la vie nous a séparés. " Elle a été élevée par son père écrivain qu'elle a admiré et dont elle a hérité des symptômes malades comme des maux de tête, des dépressions et des angoisses. Il est mort quand elle avait vingt-deux ans. Elle a eu bientôt après la disparition du père une seconde dépression et un nouvel effondrement. Quand elle a vingt-quatre ans meurt son frère Stephan dont elle avait été très proche. À l'âge de trente-et-un an elle a fait une tentative de suicide. Elle avait deux demi-frères d'un premier mariage de son père qui auraient abusé d'elle pendant son enfance. Elle se noyait en 1941, à l'âge de cinquante-neuf ans, dans une rivière dans laquelle elle est allée avec des pierres lourdes dans ses poches. Elle se sentait depuis longtemps irrésistiblement attirée par la mort.

ZOLA EMILE : Son père italien meurt quand Emile a sept ans. Il est fils unique et vivra pendant son enfance et son adolescence seul avec sa mère, à Aix d'abord, à Paris ensuite. Toute sa vie il a vénéré ce père mort et toute sa vie aussi il avait l'habitude de s'attendre dans chaque situation au pire. Il s'y préparait par fatalisme pour pouvoir tenir le coup quand le pire arriverait. Il disait, „je vis dans la crainte de la défaite. " La disparition de son père l'a rendue à jamais suspicieux envers son destin dont il n'attendait pas grand-chose, tout en faisant tout pour l'accomplir quand même, sachant très bien s'y prendre pour y arriver et organiser sa „carrière". Ce qui se voit du reste quand il donne par écrit des „ordres" à sa femme. C'était un grand organisateur et il savait à chaque instant exactement comment s'y prendre pour arriver à ses fins. Par ailleurs c'était un émotif qui avait facilement des larmes dans les yeux. Ayant vécu une „injustice" fondamentale avec la mort de son père, il avait un grand sens de la justice et un sentiment pour les pauvres et les humiliés, tout en étant et en restant un bourgeois pendant toute sa vie, entouré de serviteurs et d'employés de maison qui devaient à chaque fois lui demander la permission de sortir en ville pour vivre quelques moments de liberté. Malgré son engagement „à gauche" et son grand courage dans

l'affaire Dreyfus, il détestait les Communards. Dans une lettre il appelle même les Impressionnistes, „ce ramassis de Communards...“.

(Moïse, Jésus et Mahomet n'ont pas connu leur père)

Prolonger : Artaud, Genet, Lautréamont. Charles Dickens, Canetti. Citer une phrase de Kafka sur son père. Dostoïevski. Eberhardt. Gogol. Malaparte. Moravia. Gorki. Modiano. Joseph Roth. Rabelais. Grossmann. Peguy. Stendhal. Hemingway. Sand. Hölderlin. Musil. Jabès. Neruda. Doris Lessing. Sylvia Plath. Althusser. De Quincey. Barthes. Apollinaire. Bashô, citer poème sur les parents. Camus, dernier homme. Döblin. Woolf, plus sur son frère Stéphan. Marcel Pagnol, a perdu sa mère bien-aimé quand il avait 15 ans (plus). Malraux. Sade.

Les écrivains ou poètes français ayant eu des pères militaires : Baudelaire, de Vigny, Rimbaud, Verlaine, Hugo, Sartre, George Sand, Barthes, Camus, Claude Simon

Lettres :

- **Victor Hugo à Alexandre Dumas, fils (biographie sur Dumas)**
- **Balzac à Stendhal**
- **Balzac à Mme Hanska**
- **Miller à Emil, à Anaïs Nin**
- **Flaubert, p.e. celles à Maupassant, le 19 février 1880**
- **Kafka à Milena et à Felice**
- **Tsvetaevata, 7 mars 1914 (à qui?) e.a., puis à „Marie“ et à un jeune ami Rodzevitch**
- **Eugenia et Pasternak**
- **Sylvia Plath**
- **Robert Walser (territoire du crayon, p. 268)**
- **Simone de Beauvoir, 2 sept. 39 à Bost**
- **Simone de Beauvoir à Sartre**
- **Sartre à Simone de Beauvoir**
- **George Sand**
- **Jean Rhys, Correspondance, p. 114**
- **Louise Michel à Victor Hugo en mars 1851**
- **Ariadna Efron (fille de Zwetajewa) à sa mère et à Pasternak surtout**
- **Avilova (amie de Tchékhov, dans biographie sur lui)**
- **Miller-Durrel**

- Appolinaire à Madeleine
- Illona/Celan
- Burroughs (lettres de Lima à Allan Ginsberg)
- Violette Leduc à S.d.B. et à Jacques Guérin
- Joyce à sa femme Nora
- Proust, lettre à Madame Scheikévitch autour du 3 novembre 1915, dans laquelle il parle de sa douleur après le départ et la mort d'Agostinelli et définit sa conception de la mémoire.
- L'actrice Marie Duval/de Vigny
- Scott Fitzgerald, correspondance père et fille
- Althusser à Franca et à Hélène, sa femme (en sept/oct. 1955 p.e.)
- Dostoïevski à son frère Michel, après sa sortie du camp de travail et de l'armée, écrite le 22 février 1854 (publié dans „Souvenirs de la maison des morts“)
- Anaïs Nin à June Miller, page 95 de son Journal „Henry and June“
- Claudel à Ysé
- Camus/Maria Cavarès
- Stevenson

DESTINS TRAGIQUES DE JEUNES FEMMES: (développer)

Lucia Joyce, la fille de Joyce (amoureuse sans retour de Samuel Becket, a fini dans un asyle psychiatrique)

Camille Claudel (a été envoyé de force dans un asyle psychiatrique par sa mère et son frère, où elle a végété pendant quarante-trois ans)

Lucy Green, la soeur de Julien Green (lire Journaux)

Adèle Hugo, la fille de Victor Hugo

Suis allé sur Internet pour en savoir plus sur Adèle. L'information est que son père était un tyran qui n'a laissé aucun espace à sa famille, tout le monde devait danser sous le règne de sa bague, se plier à ses petites et grandes volontés, ainsi par exemple il a forcé ses enfants de partager son exil sur l'île anglaise Guernesay, où ils vivaient cloîtrés ce qui enlevait à Adèle par exemple, toute possibilité de rencontrer des jeunes hommes de son âge. Elle se serait alors retirée de plus en plus dans sa coque, et alors qu'elle était belle et attirante, elle dépérissait et perdait tout goût à la vie. Elle est alors tombée follement amoureuse d'un officier canadien qu'elle a croisé sur leur petite île et qu'elle a suivi au Canada, mais qui ne voulait pas d'elle, ensuite elle a erré deux, trois ans sur les continents, en envoyant des lettres à sa famille, dont à son père qui ne lui a jamais répondu et qui a empêché sa femme et ses fils d'aller voir leur fille et sœur pour la secourir. Finalement il l'a déclarée „folle“ et l'a fait interner dans une clinique

psychiatrique... où elle a passé le reste de sa vie, sans aucun signe véritable de „folie“ ou autres maladies psychiatrique selon les gens qui l'ont fréquenté et qui ont témoigné sur elle. Toutes les lettres d'Adèle à sa famille, ainsi que les documents concernant son internement dans cette „maison de santé“ ont disparu...

On croit rêver, quand on pense quelle est la réputation de Hugo comme écrivain dans le siècle, sa renommée, sa gloire, lui le défenseur des pauvres et des humbles, des humiliés, de la démocratie et de la République sociale.

Ariadna Efron, la fille de Marina Tsvetajeva

Marianne Lask, la fille de Dora Diamant

Paolina Leopardi, la soeur du poète Giacomo Leopardi

Jan Kerouac, née en 1952, fille de Jack Kerouac qu'il n'a jamais reconnu et qu'elle n'a vu que deux fois dans sa vie. Une fois, à l'âge de 10 ans lors du procès contre son père qui ne la reconnaissait pas et ne voulait pas payer les aliments, et une autre fois à 15 ans quand elle était allée le voir à Lowell, la ville d'origine de son père, pour le rencontrer. Il était soul devant sa télé, mais selon elle, il l'aurait immédiatement reconnu, dans le sens de „se souvenir d'elle“. Elle a suivi les traces de son père indigne, a voyagé pendant des années „sur la route“ comme lui jadis, a traversé les États-Unis plusieurs fois d'une côte à l'autre, comme son père et a cherché à devenir écrivaine comme lui, a publié deux livres autobiographiques, travaillé sur un troisième. Est devenu très malade aux reins, pour n'avoir jamais eu l'argent de payer un docteur ni des médicaments. La famille de la dernière femme de Kerouac a toujours tout fait pour exclure sa fille Jan de l'héritage, de tout ce qui concernait son père, et ne lui a jamais rien donné des droits d'auteur qu'ils touchaient. Elle a été mariée deux fois et est morte pauvre, malade et abandonné, le 5 juin 1996, à l'âge de 44 ans.

LA SONATE DE VINTEUIL :

Sonate en ré-mineur, première sonate pour piano et violon, opus 75 de St. Saëns.

Prélude de Lohengrin de Wagner.

Ballade pour piano et orchestre, opus 19 de Gabriel Fauré.

Violin Sonata FWV 8 in A majeur, de César Franck.

La Ballade opus 19 pour Piano et Orchestre de Fauré.

L'Arietta de Ludwig von Beethoven, sonate No. 32 en do mineur, Op. 111